

LES ARTICLES EN LIGNE DE

KADATH

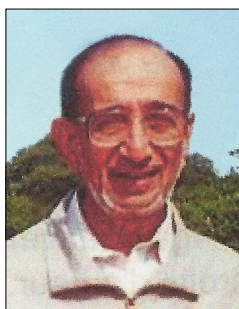


Sources arabes pour les voyages  
de découverte précolombiens

Abbas Hamdani

D é c e m b r e 2 0 1 5

## Sources arabes pour les voyages de découverte précolombiens



Abbas Hamdani\*

*« Ce qui est découvert dans l'océan de notre côté  
pourrait également être découvert  
à l'autre extrémité. »*

(Shihab al-'Umarî, décédé en 749 H / 1349 AD)

L'auteur de cet article naquit à Surat en Inde et obtint son Ph.D. en Études Arabes et Islamiques à l'université de Londres en 1950. Il enseigna ensuite l'histoire islamique, d'abord à l'université de Karachi, puis à l'université américaine du Caire et, à partir de 1969, au département d'Histoire à l'université du Wisconsin-Milwaukee, jusqu'à son éméritat en 2001. Le 17 février 2006, à l'occasion d'un colloque organisé par son département, le professeur Hamdani fit une communication dont le texte qui suit est une version révisée par lui. À cet effet, il avait repris certaines de ses propres recherches contenues dans un article précédent, intitulé « The Islamic Background to the Voyages of Discovery », in *The Legacy of Muslim Spain*, édité par Salma K. Jayyusi, Leyde, E.J. Brill 1992, pp. 275-304. Il dédie cet article à la mémoire de son ami et bienfaiteur, Wazir Sherah Alidina, qui a lui-même contribué par ses articles à l'étude des voyages précolombiens. La version définitive a paru dans *The Maghreb Review*, Vol. 31, n° 3-4, 2006, pp. 203-221, puis dans la revue de nos amis de la New England Antiquities Research Association, in *NEARA Journal* Vol. 43, n° 1, été 2009. C'est par leur entremise – et plus particulièrement Roslyn Strong et Suzanne Carlson, que nous remercions ici – que nous avons obtenu l'autorisation du professeur Hamdani de traduire cette version définitive de son article, en exclusivité pour la presse de langue française.

*[Ndt. Dans cet article, les mentions entre parenthèses ( ) sont de l'auteur, sauf indication contraire, tandis que celles entre crochets [ ] sont du traducteur.*

*Les 42 notes (chiffres en exposant) sont regroupées en fin d'article. Toutes sont des références bibliographiques pures et, pour en arriver là – dans quelques rares cas –, nous avons transféré compléments, traductions, variantes, etc. vers le corps de l'article : ainsi serez-vous dispensé d'interrompre à chaque fois la lecture si vous ne le souhaitez pas.]*

\* Institute of Ismaili Studies, University of Wisconsin-Milwaukee

## Précautions liminaires

L'objet de la présente étude n'est pas de démontrer que des Arabes, des Berbères ou des musulmans furent les premiers à découvrir l'Amérique, mais uniquement de souligner, dans la ligne de nombre d'éminents chercheurs « diffusionnistes », que longtemps avant Christophe Colomb des contacts existaient entre ce qui est appelé l'Ancien et le Nouveau Monde, et ce dans les deux sens <sup>a</sup>. À cette fin, j'utiliserai les sources arabes avec les conclusions que nous pouvons en tirer. Parmi ces sources, celles que nous devons au grand géographe et historien al-Idrîsî ont déjà été référencées dans le passé par quelques chercheurs occidentaux, et largement exploitées par M. Hamidulla et P. Lunde, mais pas en entier et seulement en les paraphrasant. J'ai l'intention de rassembler ici intégralement les textes arabes pertinents, précédés à chaque fois de leur traduction exacte et complète.

Avant de commencer, il est bon de rappeler que le concept global de découverte charrie un long passé d'aventures en mer, de chasse aux îles (appelées *romanticismo insulare* par Olschki), d'exploits de pêcheurs, de récits d'endroits mythiques telle l'île de saint Brendan, et enfin l'exploration de terres réelles comme les Canaries, Madère, les Açores et les îles Caraïbes<sup>1</sup>. Le chercheur russe A.V. Efimov<sup>2</sup> affirme que la découverte était un processus continu au cours du Pléistocène supérieur [couvrant la dernière glaciation, celle de Würm (Ndt)], entre -33 000 et -10 000, avec des proto-mongoloïdes parcourant dans les deux sens le trajet entre l'Asie et le continent américain ; toutefois, ceci ne s'accompagnait pas d'une découverte simultanée de toute l'Amérique, mais seulement de régions limitées et encore, de loin en loin sur le continent. Chaque découverte d'un petit territoire devenait donc une « première », et personne ne pouvait réellement revendiquer l'entière réputation d'avoir été le premier. Ajoutons qu'il y a lieu de faire la distinction entre l'exploration consciente d'un nouveau territoire et les visites d'innombrables voyageurs et pêcheurs : en d'autres termes, entre « voyages » et « voyages de découverte ». De plus, découvrir un pays habité constitue à peine une découverte, c'est simplement une rencontre entre deux ou plusieurs populations. En complément à l'argumentation d'Efimov, je dirais que la force motrice, le facteur motivant derrière la découverte, n'était pas uniquement l'exploration mais aussi la colonisation, ainsi que le désir de trouver une nouvelle route maritime vers l'Asie, permettant ainsi d'éviter la traversée du Moyen-Orient musulman. Et même, en effet, le souhait de rendre l'ancienne route terrestre obsolète, avec toutes les conséquences politiques, religieuses et économiques impliquées dans ce processus. L'Amérique était à peine concernée, ce n'était qu'un dommage collatéral de l'*empresa de las Indias*, « l'entreprise des Indes », qui avait pour causes les Croisades et pour conséquences des retombées économiques lucratives<sup>3</sup>.

## Les mystères de l'Atlantique

L'océan Atlantique était un grand mystère au Moyen Âge : désigné sous le nom de « mer Océane » ou « la mer des Ténèbres » (*bahr al-zulumât* en arabe), il était partie d'un océan environnant (*al-bahr al-muhîṭ*), mais très peu de choses étaient connues sur ce qui

<sup>a</sup> Le diffusionnisme implique la faisabilité du voyage à longue distance, ainsi que de contacts culturels, sociaux et commerciaux entre des peuples habitant des continents éloignés, et ceci depuis des temps très reculés. Voir Stephen Jett : « Pre-Columbian Transoceanic Contacts: What is the Evidence ? », *Journal of the West*, Vol. 37, n° 4 (octobre 1998), pp. 11-18.

existait dedans, et rien sur son étendue ultime. Ce qui nous intéressera, c'est la légende concernant une de ses îles mythiques, Antilla. La recherche de G.R. Crone<sup>4</sup> a montré que le nom, sous la forme de Getulia, avait été pour la première fois appliqué à la partie nord-ouest de l'Afrique, la région maroco-mauritanienne. Ensuite, sur la carte de Pizzigano de 1367, le nom était attribué à l'île proche d'Atulia, pour finalement dériver vers l'ouest et devenir Antilla. L'île est figurée sur la carte de Beccacio de 1435, celle de Paretto de 1455, celle de Benicasa de 1482, et enfin la carte de Cantino de 1502. Elle fut assimilée à la légendaire *Ilha das sete cidades* (« Île des Sept Cités », en portugais), un lieu mythique de refuge pour les chrétiens ibériques lors de la conquête musulmane de l'Espagne au VIII<sup>e</sup> siècle. William Babcock<sup>1</sup> (*op.cit.*, pp. 149-50) avait suggéré, lui, que le nom d'Antilla pourrait avoir dérivé de *ante illa*, « le pays opposé ». Elle était décrite comme une vaste île rectangulaire de la taille du Portugal, orientée nord-sud, très loin de l'autre côté de la mer Océane. C'est ainsi qu'elle était la désignation naturelle pour tout territoire découvert dans le Nouveau Monde réel : probablement représentait-elle pour les uns un motif d'exploration, pour les autres la porte d'entrée vers les Indes (l'Orient). En 1474, un médecin florentin du nom de Paolo Pozzo dal Toscanelli (1397-1482) envoya une lettre au Canon Fernao Martins de Lisbonne – dont il fit parvenir plus tard une copie à Christophe Colomb – se référant à « l'île d'Antilla, que vous appelez les Sept Cités ». Ferdinand, le fils et biographe de l'Amiral, raconte le puissant impact que ceci eut sur son père<sup>5</sup>.

Il est significatif de relever que derrière le processus d'exploration et de découverte se cachait ce souci psychologique de trouver refuge contre les musulmans, un souci s'étendant en continu depuis le début du VIII<sup>e</sup> siècle jusqu'au temps de Colomb lui-même. Le planisphère d'Alberto Cantino, réalisé au Portugal mais caché jusqu'en 1592, mentionne *Antilhas del Rey de Castella* comme étant la partie de l'Amérique attribuée à l'Espagne en 1494 par le Pape Alexandre VI. En fait, Henri Vignaud pense que Colomb n'avait pas l'intention de faire une quelconque découverte, mais cherchait tout simplement l'île d'Antilla<sup>6</sup>. Plus tard, l'amiral ottoman Pîrî Re'îs, basant sa carte du Nouveau Monde de 1513 sur la carte perdue de Colomb, désigne en fait l'Amérique sous le nom de *Vilâyet Antilla*. A l'heure actuelle, le nom désigne un groupe d'îles Caraïbes au large du continent américain<sup>7</sup>.

Si les Portugais, les Irlandais et les Nordiques commençaient à pénétrer dans l'Atlantique, et si diverses cartes occidentales dépeignaient des îles (qu'elles soient réelles ou mythiques), les Arabes, eux, étaient en Espagne, au Portugal ou en Sicile, ils dominaient ces régions et les avaient aidées à s'insérer dans des champs culturels et technologiques : alors n'étaient-ils pas, eux aussi, concernés par ce qui se trouvait dans et au-delà de l'Atlantique ? Une minorité de chercheurs ont pensé que les Arabes et les Africains de l'Ouest devaient bel et bien s'y intéresser. En 1920, le chercheur américain Leo Wiener a, pour la première fois, mis l'accent sur la possibilité pour le peuple mandingue (ouest-africain) d'atteindre, sous les ordres de capitaines arabes, l'Amérique centrale : il se basait pour cela sur d'abondantes preuves historiques, linguistiques, agricoles et sociologiques, rassemblées dans son étude monumentale en trois volumes intitulée *Africa and the Discovery of America*. Ses deux fidèles disciples occidentaux furent Théodore Monod (publié en 1944), et Mervyn David Waldegrave Jeffreys (1953 et 1954), lequel situait l'arrivée arabe en Amérique aux environs de l'An Mil<sup>8</sup>. Des chercheurs musulmans partageaient des vues similaires, à commencer par Sayyid Sulayman Nadvi en 1935, puis Sherali Alidina en 1954 et M. Hamidulla en 1958<sup>9</sup>. Raymond Mauny rédigea un sommaire de cette cause, en même temps que l'expression de points de vue contraires. En 1976, c'est Ivan Van Sertima qui publia son *They Came Before Columbus*, basé sur une série

d'études ayant trait à des voyages précolombiens vers l'Amérique<sup>10</sup>. De toutes ces études, celle d'Hamidulla est la plus précieuse, car il mentionne parmi les sources arabes les noms d'al-Ildrîsî et d'al-'Umarî, quoique en des traductions partielles ou paraphrasées. En ces pages, je citerai intégralement lesdites sources, que j'ai souhaité voir reproduites ici dans les deux langues, suivies des déductions qui en ont été tirées. Comme dit plus haut, les explorateurs arabes observaient l'évolution des idées diffusionnistes des penseurs orientaux. Cependant, celles-ci ne furent pas pour autant mises en exergue – quoiqu'elles ne fussent pas globalement négligées par la majorité de ces chercheurs –, peut-être parce qu'ils ne se sentaient pas concernés par un certain eurocentrisme.

## **\*Petit rappel pour interpréter les dates**

Il est temps de rappeler ici pourquoi le lecteur a et va rencontrer deux dates pour situer un événement : la première (suivie ou non d'un H) est celle du calendrier islamique basé sur l'hégire, la seconde est celle du calendrier grégorien (le nôtre, actualisé sur le calendrier julien), qui se base sur la naissance présumée du Christ (elle peut être suivie des lettres BC ou AD, selon que l'on se situe avant J.-C. (*before Christ*) ou après (*anno Domini*)).

Le calendrier de l'hégire (*hijad*) débute très précisément le 16 juillet 622, date à laquelle le prophète Muhammad, harassé par les persécutions de plus en plus nombreuses de ses disciples, quitta sa ville natale de Makka (La Mecque) pour la cité voisine de Yathrib (aujourd'hui Médine). C'est un calendrier lunaire composé de 12 mois de 29 ou 30 jours, lié aux phases de la Lune, ce qui donne une année de 354 ou 355 jours, soit de 11 jours plus courte que notre calendrier solaire de 12 mois de 30 ou 31 jours, lié aux saisons, et qui fait 365  $\frac{1}{4}$  jours. Il ne suffit donc pas d'ajouter 622 aux dates musulmanes pour trouver l'équivalent dans notre calendrier grégorien, le calendrier de l'hégire s'écartant inexorablement du nôtre. Des problèmes pratiques finirent par surgir, du fait que les récoltes, qu'on le veuille ou non, suivent les saisons du calendrier solaire et donc aussi le commerce, puis le nerf de la guerre, les impôts, pour la collecte desquels il devint urgent de fixer des dates dans l'année fiscale. C'est l'astronome-mathématicien (et poète) persan Omar Khayyâm (1048-1131) qui s'y colla : il fut chargé de réformer les calendriers en usage à son époque, afin de calculer la conversion (presque exacte) entre les dates religieuses et civiles. Son calcul pour l'année solaire ne se décale que d'un jour en 3700 ans, tandis que notre calendrier grégorien dérive, lui, d'un jour en 3300 ans. [Ndt]

## **Les auteurs arabes au temps des Croisades**

Allons-y maintenant pour les sources arabes. La première provient d'un géographe et historien du milieu du X<sup>e</sup> siècle, nommé Abû l-Hasan 'Alî al-Mas'ûdî (mort en 345 H / 956 AD)\*, qui a une entrée dans son *Murûj al-Dhahab* (« Les Prairies d'Or ») à propos de l'océan Atlantique<sup>11</sup>. On y lit :

« Aucun navire n'a été capable de le traverser [l'Atlantique (Ndt)]. Il ne contient aucune terre cultivée ni habitée. Sa grandeur ne peut être mesurée, son étendue ne peut être déterminée, et son extrémité ne peut être connue. C'est la Mer des

Ténèbres ; verte et environnante. On dit que le phare n'est pas dans le détroit mais sur les rivages d'une île de cet océan. Certains maintiennent que cet océan est la source de toutes les mers, et à son sujet il y a d'étranges récits, que nous avons mentionnés dans notre livre *Akhbâr al-Zamân* (« L'Histoire des Temps »), à propos de ceux qui entreprirent des aventures risquées en y allant naviguer, et ceux qui furent sauvés et ceux qui périrent et ceux qui ont vu et l'ont rapporté. Parmi ceux-ci il y avait quelqu'un d'al-Andalus [l'Espagne musulmane] nommé Khashkhâsh, un des jeunes gens de Cordoue. Il réunit un groupe de jeunes garçons et navigua avec eux dans des bateaux préparés pour ce voyage dans l'océan. Il fut absent pour une période de temps, puis revint chargé d'un butin. Ses exploits sont bien connus des gens d'al-Andalus. »

إذ كان البحر لا تجري فيه جارية ولا

عمارة فيه ولا حيوان ناطق يسكنه ولا يحاط بمقداره ولا تُدرى  
[ولا تدرك] غايته ولا يعلم متناه وهو بحر الظلمات والأخضر  
والبحر المحيط ، وقد قيل : إن المارة على غير هذا الزقاق ، بل في جزيرة  
من جزائر بحر أوقيانوس المحيط وسواحه .

وقد ذهب قوم إلى أن هذا البحر أصل ماء سائر البحار ، وله  
أخبار عجيبة ، قد أتينا على ذكرها في كتابنا « أخبار الزمان » في  
أخبار من غرر وخطرات نفسه في ركوبه ، ومن نجى منهم ومن تلف ،  
رما شاهدوا منه وما رأوا ، وإن منهم رجلا من أهل الأندلس يقال  
له خشخاش ، وكان من قتيان قرطبة وأحداثها ، فجمع جماعة من  
أحداثها ، وركب بهم في مراكب استعدها في هذا البحر المحيط ،  
فغاب فيه مدة ثم انتهى بفتانهم واسعة ، وخبره مشهور عند أهل  
الأندلس .

Il est dommage que le récit d'al-Mas'ûdî, *Akhbâr al-Zamân*, ait été perdu, sinon nous aurions appris quelles îles Khashkhâsh avait atteintes. Selon toute probabilité, ç'aurait pu être l'Irlande ou l'Islande, car un autre auteur, Ahmad b.'Umar b.Anas al-'Udhri, connu sous le nom d'Ibn al-Dilâ'i (393-478/1003-1085), rapporte que peu de temps après, il y eut un raid de retour par des Scandinaves (*al-Majûs*) sur les rivages andalous, au cours duquel Khashkhâsh et un de ses collègues furent tués en 245/859. Ceci se passa à une époque où il y avait une présence nordique en Irlande et en Islande<sup>12/ b</sup>.

Texte original arabe d'al-Mas'ûdî tiré de son Murûj al-Dhahab, Yûsuf As'ad Dâghir éditeur, 4 volumes avec index. Beyrouth, Dâr al-Andalus, 1965, fascicule I, p.134-5.

Ensuite, tournons-nous vers le célèbre géographe du XII<sup>e</sup> siècle Abû 'Abd Allah Muhammad al-Idrîsî (494/1100-560/1165). Né à Sebta [Ceuta, sur la côte marocaine], il était prince de la dynastie chérifienne hammûdite d'al-Andalus. Ayant échoué dans sa tentative d'accéder au trône hammûdite à Malaga et Ceuta, il voyagea jusqu'en Sicile, où il se mit au service de la cour du roi normand de Palerme, Roger II, qui régna de 1101 à 1154. Al-Idrîsî composa pour lui un livre renommé de géographie et de cartographie, intitulé *Kitâb Rudjâr* (« Le Livre de Roger »), mieux connu comme *Nuzha(t) al-Mushtâq fî Ikhtirâq al-Âfâq* [« Livre de l'agrément de celui qui désire parcourir le monde »], ou tout simplement *Nuzha(t)*. Achievé en 549/1154, l'ouvrage était accompagné d'une *mappa mundi*, [« carte du monde habité »] divisée en 70 cartes segmentaires, lesquelles ne furent raccordées en une seule grande carte complète qu'en 1926-27 par K. Miller<sup>13</sup>.

<sup>b</sup> Caroline Stone a publié un article dans le numéro de mars-avril 1979 (pp. 2-3) de l'*Aramco World Magazine*, intitulé « Ibn Fadlân and the Midnight Sun » et décrivant le voyage d'un certain Ibn Fadlân, un secrétaire du calife abbasside al-Muqtadir, qui se rendit jusqu'aux terres arctiques des Vikings en 310/922. L'article se base sur une entrée dans la biographie d'al-Mas'ûdî.

Nombre de ces cartes, en particulier celles des régions méditerranéenne et atlantique, ainsi que la description de celles-ci, se basaient sur les rapports originaux soumis par des observateurs officiellement commissionnés à cette fin par la cour ; pour cette raison, elles pourraient également être considérées comme étant des portulans [« de port en port »]. À côté de ce travail monumental, al-Idrîsî confectionna pour le roi une sphère céleste ainsi qu'une carte du monde en forme de disque, toutes deux en argent, mais malheureusement ni l'une ni l'autre n'a survécu.



*Reconstitution du planisphère, tel qu'al-Idrîsî l'avait fait graver sur un plateau d'argent, mais qui fut perdu au cours de troubles en 1160. [Planisphère : « représentation d'un globe ou d'une sphère sur un plan. » (Littré)] La copie figurée ici est une carte du monde « habitée » ou mappa mundi, reproduction simplifiée de la Tabula Rogeriana, et fut dessinée au Caire en 1456. [Conformément à la convention arabe sur les cartes géographiques, le nord se trouve au bas de la page et le sud en haut ; nous les avons laissées comme tel, il vous faudra donc, pour les détails, penser à inverser la présente page (de même que, plus loin, la Tabula Rogeriana)]. Sur ce planisphère [après inversion !], on situe la Méditerranée dans la partie gauche. En commençant vers +/- 30°NO, on peut croiser ou traverser successivement : Gibraltar (les « colonnes d'Hercule »),*

*puis l'Espagne, la France soudée à l'Angleterre (depuis son annexion par Guillaume le Conquérant en 1066), l'Italie (et la Sicile, hypertrophiée bien sûr), le Bosphore et la mer Noire (l'Asie mineure, avec Byzance), pour atteindre l'Afrique. Al-Idrîsî fait de l'océan Indien quasi une mer fermée, à l'instar de la Méditerranée, donnant de ce fait au continent noir la forme bizarre qui est la sienne ici, parce qu'il semble vouloir rejoindre l'Asie du Sud-Est et l'archipel indonésien. (wikimedia commons/domaine public)*

Dans la section sur Lisbonne<sup>14</sup> (Nuzhat, fasc. I, pp. 548-9), al-Idrîsî relate l'intéressant rapport qui suit :

« C'était de Lisbonne que les *mugharrirûn* (aventuriers ou explorateurs audacieux) appareillaient pour la *bahr al-zulumât* (la mer des Ténèbres), afin de découvrir ce qu'elle contenait et où elle prenait fin, comme nous l'avons mentionné auparavant. (Les aventuriers seront encore rapportés par al-Idrîsî dans son *Nuzhat*, fascicule III, p.220, lorsqu'il parle du port marocain de Sâfi.) Pour commémorer l'événement, une localité de Lisbonne proche des sources chaudes est toujours connue sous le nom de « place des aventuriers ». Ici, huit cousins se rassemblèrent, construisirent un grand bateau dans lequel ils stockèrent de l'eau et des vivres,

assez pour plusieurs mois. Ensuite, ils prirent l'océan avec le premier souffle du vent d'est et naviguèrent durant onze jours, pour arriver sur une mer de vagues endurantes, avec des vents furieux provoquant une multitude de problèmes, le tout sous une faible lumière. Convaincus qu'ils allaient périr, ils changèrent leur cours vers le sud et naviguèrent douze jours pour mettre le pied sur « l'île des chèvres ». (Il existe réellement une « île des chèvres » (Capraria), parmi les Açores sur les cartes modernes. Al-Idrîsî y renvoie encore dans son fascicule III p.220, de même qu'à une « île de Karwah » (Corvo), également localisée de nos jours dans les Açores (fascicule IV, p.444).) Il y avait là d'innombrables chèvres qui erraient en liberté avec personne pour les garder. En explorant l'île, ils trouvèrent une source d'eau courante avec un figuier sauvage à côté. Ils attrapèrent quelques chèvres et les sacrifièrent, mais leur viande était trop amère pour pouvoir en manger. Équipés de quelques peaux de chèvres, ils repartirent vers le sud pour une (autre) durée de douze jours, lorsqu'ils arrivèrent en vue d'une île. Ils pouvaient voir des constructions et des cultures, aussi amorcèrent-ils une approche afin de l'explorer. Arrivés pas trop loin de la côte, ils furent encerclés par des bateaux, embarqués à bord et conduits vers une ville sur le rivage, où ils mirent pied à terre. Là, ils virent des habitants de type *shaqrâ* (au teint rouge ou vermeil), *za'râ* (aux poils du corps et de la face peu abondants), ainsi que les cheveux du crâne *sabta* (minces, longs, droits) ; ils étaient de petite taille et leurs femmes d'une beauté étonnante. Ils (les explorateurs) furent confinés dans une maison pour trois jours. Au quatrième jour, entra un homme parlant arabe et qui leur demanda les nouvelles, le but de leur voyage et où se situait leur pays ; ils l'informèrent de toutes les nouvelles. Il leur promit la sécurité et ajouta qu'il était l'interprète du roi (ou chef). Le lendemain, ils furent mis en présence du roi. Celui-ci posa les mêmes questions que l'interprète. Ils lui racontèrent ce qu'ils avaient dit à l'interprète le jour d'avant, comment ils s'étaient lancés sur l'océan dans le but d'apporter une réponse sur quelle était sa nature et quelles merveilles il contenait, et comment ils aboutirent (sur cette île). Lorsque le roi entendit cela, il éclata de rire et demanda à l'interprète de leur dire ce qui suit : "Mon père avait ordonné à certains de ses esclaves (ou serviteurs, ou compagnons) de mettre la voile sur cette mer, et ensuite ils naviguèrent un mois jusqu'à ce qu'il n'y eut plus de lumière ; ils revinrent sans avoir rien trouvé d'un quelconque usage." Là-dessus le roi donna l'ordre à l'interprète de bien les traiter, de sorte qu'ils aient une bonne impression du royaume, et c'est ce qui fut fait. On les reconduisit alors à leur lieu de confinement, jusqu'à ce que le vent d'ouest se mette à souffler. Un bateau avait été préparé pour eux : on leur banda les yeux et ils restèrent un certain temps en mer. Ils dirent : "Selon nos estimations, nous sommes restés en mer durant trois jours et trois nuits." Puis nous abordâmes la terre ferme et ils nous déposèrent sur le rivage : ils nous attachèrent et nous abandonnèrent là. Lorsqu'arriva l'aube et que se leva le soleil, tandis que nous étions en souffrance du fait que nous avions été sévèrement attachés, nous entendîmes du tapage et des sons humains, et tous nous criâmes d'une voix forte. Des gens s'approchèrent de nous et, voyant notre pénible situation, ils défirent nos liens. Répondant à leur désir de savoir ce qui s'était passé, nous leur racontâmes l'histoire entière. C'étaient des Berbères. À la question que nous posa l'un d'eux : "Savez-vous à quelle distance vous êtes de votre pays ?", nous répondîmes "Non", et il répliqua : "Un voyage de deux mois". Notre chef dit "*Wâ asafi*" (À moi ! Que je suis malheureux !) et jusqu'à ce jour l'endroit est connu sous le nom d'Asafi (ou *Sâfi*) : c'est un port loin à l'ouest et nous l'avons mentionné auparavant. »

اتحضروا بين يدي انك فأسألهم عما سألتهم الترحان عنه فأخبروا بما أخبروا به الترحان بالأس من أنهم افتتحوا البحر ليروا ما به من الأخيار والمعجائب ويقفوا على نهايته فلما علم الملك ذلك ضحك وقال للترجان خير القوم أن يي أمر قوما من عبيده يركوب هذا البحر وأنهم جروا في عرضه شهرا إلى أن انقطع عنهم الضوء وانصرفوا من غير حاجة ولا فائدة تجدي ثم أمر الملك الترحان أن يعد القوم خيرا وأن يحسن ظنهم بالملك ففعل ثم انصرفوا إلى موضع حبسهم إلى أن بدأ جري الرياح الغربية ففهم بهم زورق وعصبت أعينهم وجرى بهم في البحر برهة من أندر قال القوم قدرنا أنه جرى بنا ثلاثة أيام بلياليها حتى جئنا إلى قبر ففخرنا وكفنا إلى خلف وتركنا بالساحل إلى أن تضاحى النهار وظلمت الشمس ونحن في ضحك بسره حال من شدة الكفاف حتى سمعنا ضوضاء وأصوات ناس فصحبنا بجملتنا فأقبل القوم إلينا فوجدونا بذلك الحال البينة فحللونا من وثاقنا وسألونا فأخبرناهم بخبرنا وكانوا برابر فقال لنا أحدهم أتعلمون كم بينكم وبين بلدكم فقلنا لا فقال إن بينكم وبين بلدكم مسيرة شهرين فتشال زعيم القوم وا أسنى فسمي المكان إلى اليوم آسنى وهو المرسى الذي في أقصى المغرب وقد ذكرناه قبل هذا.

ومن مدينة لشبونة كان خروج المغربين في ركوب بحر الضمائم ليعرفوا ما فيه وإن أين انتهوا كما تقدم ذكرهم ولهم بمدينة لشبونة بموضع مقبرة الجملة درب منسوب إليهم يعرف بدرب المغربين إلى آخر الأبد وذلك أنهم اجتمعوا ثمانية رجال كلهم أبناء عم فأنشؤا سركا حلالا وأدخلوا فيه من الماء والزاد ما يكفيهم لأشهر ثم دخلوا البحر في أول طاروس الرياح الشرقية فخرجوا بها نحو من أحد عشر يوما فوصلوا إلى بحر خليط الموج كدر الروائع كثير التروش قبل الضوء فأيقنوا بالثقل ففردوا قلاعهم في اليد الأخرى وخرجوا مع البحر في ناحية الجنوب اثني عشر يوما فخرجوا إلى جزيرة الغم وفيها من الغم ما لا يأخذه عد ولا تحصيل وهي سارحة لا راعي لها ولا ناظر إليها فتصلوا الجزيرة فقلوا بها فوجدوا بها عين ماء جارية وشجرة تين بري عليها فأخذوا من تلك الثمن فنجحوا فوجدوا لحوما مرة لا يقدر أحد على أكلها فأخذوا من جلودها وساروا مع الجنوب اثني عشر يوما إلى أن لاحت لهم جزيرة فنظروا فيها إلى عساة وحمر فتصلوا إليها ليروا ما فيها فما كان غير بعيد حتى أحيط بهم في زوارق هناك فأخذوا وحملوا في مركبهم إلى مدينة على ضفة البحر فأنزلوا بها فرأوا فيها رجلا شقرا زعرا شعور رؤوسهم بيضاء وهم طوال القنود ولسانهم جمال عجيب فاعتقلوا منها في بيت ثلاثة أيام ثم دخل عليهم في اليوم الرابع رجل يكلم باللسان العربي فأسألهم عن حالهم وفيما جاؤوا رأين بلدهم فأخبروه بكل خبرهم فوجدهم خيرا وأعلمهم أنه نرجان الملك فسلمه كان في اليوم الثاني من ذلك اليوم

Texte original arabe d'al-Idrîsî, tiré de son Nuzha(t) al-Mushtâq fî Ikhtirâq al-Âfâq. (Éditions E. Cerulli et al., intitulé Opus Geographicum, Naples, Istituto Universitario Orientale, 1970-1984, fascicule I, pp. 548-9)

Ceci ressemble au rapport d'un véritable voyage ayant eu lieu. Mais avant de pouvoir l'analyser, prenons connaissance d'un autre passage d'al-Idrîsî dans la même géographie (Nuzha, fascicule III, p. 220) : il pointe lui aussi vers l'île où ces aventuriers sont allés, affirmant que durant l'histoire ancienne, après la destruction totale et la dépopulation de cette île :

« ...elle fut reconstruite et repeuplée. Elle est de l'autre côté du port d'Asafi (Sâfi) et il est dit que, lorsque le ciel est clair au-dessus de l'océan, il est possible de voir sa fumée monter de la terre (le port). (Le sultan almoravide) Amîr al-Muslimîn 'Alî b.Yûsuf b.Tâshfin (qui régna de 500 à 537 H / 1106 à 1142 AD) donna l'ordre au commandant de sa flotte, Ahmad b.'Umar connu sous le nom de Daqam al-Iwazz, de conquérir l'île. (Dans Hamidulla, *op.cit.*, c'est l'amiral almoravide Raqsh al-Aazz qui est mentionné.) Ce dernier tenta de s'en emparer avec ses bateaux, mais mourut avant d'avoir atteint son but. Cette île a une étrange histoire, que rapportèrent les *mugharrirûn* [aventuriers] de la cité de Lisbonne en al-Andalus, lorsqu'ils débarquèrent là avec leurs bateaux, et comment le port (où ils retournèrent) fut appelé Asafi (ou Sâfi) ; et l'île possède une longue histoire. »

ثم عمرت هذه الجزيرة بالناس وهي تقابل مرسى آسفى ويقال إن الصفاء إذا عم البحر ظهر دخانها من البر وكان أخير بذلك أحمد بن عمر المعروف بدقم الإوز وكان واليا لأمير المسلمين على بن يوسف بن تاشفين على جملة من أسطوله فعزم على الدخول إليها بما معه من المراكب فتأذركه قبل الدخول إليها الموت ولم يبلغ أمه في ذلك ولهذا الجزيرة قصة غريبة أخبر عنها المغربون من أهل مدينة اشبونة بالأندلس حين أسقطوا إليها بمراكبهم وكيف سميت آسفى بهم وهي مرسى وحديثها

Texte original arabe d'al-Idrîsî tiré de son Nuzha(t), éditions E. Cerulli et al., intitulé Opus Geographicum, Naples, Istituto Universitario Orientale, 1970-1984, fascicule III, p. 220.

La vie d'Abû 'Abd Allah Muhammad Ibn Muhammad Ibn Abdallah Ibn Idriss al-Qurtubi al-Hassani, ou plus simplement (Charif) al-Idrîsî, relève quelque peu du trou noir ; néanmoins, de patientes recherches des historiens, ainsi que moult recoupements, ont permis de glaner sur cet homme pas mal d'informations qu'on croyait perdues. Al-Idrîsî serait né vers 494 H / 1099-1100 AD dans une ville à quelque 35 km au nord de Tétuan, plus précisément à Sebta : située sur la rive marocaine faisant face au rocher de Gibraltar, que séparent 16 km de détroit du même nom, elle est l'actuelle ville de Ceuta, qui faisait partie de l'empire des Almoravides. Issu de la haute noblesse de Malaga en al-Andalus –



DR

l'Espagne musulmane –, al-Idrîsî était prince de la dynastie chérifienne hammûdite et, à ce titre, descendait d'Ali, le gendre et cousin du prophète Muhammad. On pense qu'il étudia et fut formé à Cordoue. Plus tard, il tenta en vain d'accéder au trône hammûdite à Ceuta et Malaga ; aussi, dépité, s'en alla-t-il voyager en Espagne, au Maghreb, peut-être même en Asie mineure. Pour ses observations sur la géographie et la botanique de ces régions, al-Idrîsî avait trouvé son inspiration principale dans les œuvres de deux géographes appartenant à l'époque préislamique. Le premier était un voyageur espagnol du V<sup>e</sup> siècle nommé Orose, auteur d'une *Histoire* en plusieurs volumes, dont l'un était entièrement consacré à la géographie descriptive ; l'autre savant était bien sûr Claude Ptolémée (II<sup>e</sup> siècle) qui, outre le fait d'être astronome et mathématicien, dirigea un temps la Bibliothèque d'Alexandrie car reconnu comme le plus grand géographe classique : il inventa l'astrolabe, rédigea un ouvrage de cosmogonie en 13 volumes intitulé *L'Almageste*, et fut l'auteur d'une *Géographie*, un ouvrage qui fut complètement perdu pour l'Europe, mais heureusement préservé dans une traduction arabe.

La renommée d'al-Idrîsî parvint aux oreilles du roi – normand et chrétien ! – Roger II qui régna sur la Sicile de 1105 à 1154. Capturée par les Arabes en 831, l'île était demeurée sous contrôle musulman jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle, lorsqu'une bande d'aventuriers normands, les Hauteville, déboulèrent dans l'Italie pour la débarrasser des Grecs byzantins ainsi que des musulmans. C'est le comte Roger I<sup>er</sup> d'Hauteville qui en 1101 conquiert la Sicile pour, au bout de quatre ans, transmettre le territoire à son fils Roger : celui-ci fut couronné roi en 1130, sous le nom de Roger II d'Hauteville, dit le Franc. Ce deuxième Roger était un cas spécial parmi les monarques chrétiens : éduqué par des tuteurs grecs et arabes, il avait fait le choix de vivre à l'orientale – habits, harem et eunuques compris –, au point que ses coreligionnaires l'avaient affublé du sobriquet de « Sultan baptisé de Sicile ». Et pourtant... l'homme était un intellectuel hors-pair, avec un goût particulier pour la recherche scientifique, de même qu'il appréciait la compagnie de chercheurs musulmans, dont al-Idrîsî était l'un des plus illustres. Il régissait son pays avec un mélange équilibré de diplomatie, de cruauté, de sagesse et de dextérité, de sorte que les historiens qualifiaient son royaume d'« État européen le mieux gouverné du Moyen Âge. »<sup>c</sup>

<sup>c</sup> Frances Carney Gies : « Al-Idrîsî And Roger's Book », *Saudi Aramco World*, Vol. 28, n° 4, pp.14-19, juillet-août 1977.

C'est en 1138-39 que, sur invitation royale, notre géographe se présenta au palais du roi à Palerme : Roger II l'avait sollicité pour créer un grand planisphère d'argent, mais surtout, celui-ci devait être accompagné d'un commentaire géographique complet. Et quand je dis complet, c'était complet ! Le souverain s'était bien rendu compte que, contrairement à l'approche musulmane, toute d'investigation scientifique, l'approche chrétienne dans la cartographie de l'Europe et du Proche-Orient était toujours imprégnée de symbolique et de fantastique, basée sur les traditions et les mythes, plus particulièrement bibliques. On se souviendra que sur une multitude de cartes, on peut trouver la localisation (supposée) de la tour de Babel, du mont Ararat ou encore du Jardin d'Eden, tandis que des sirènes, des dragons ou des hommes à tête de chien comblaient les mers et les terres inconnues des mondes extérieurs. À l'arrivée d'al-Idrîsî, le roi Roger II avait déjà tout planifié, avec l'impatience qui était sienne, mais aussi imprégné du sens de la méthode académique. Al-Idrîsî et lui allaient y consacrer 16 ans de leur vie.

- Le roi de Sicile commença par créer une Académie, où allaient se côtoyer géographes, philosophes, mathématiciens, médecins, avec lesquels il passait le plus clair de son temps. Sans surprise, Roger II s'était autoproclamé directeur de cette Académie et avait nommé al-Idrîsî secrétaire perpétuel. Il décréta la mission à accomplir, chronologiquement et dans l'ordre où il allait imposer les recherches. La première étape consistait à étudier et comparer les ouvrages de géographes antérieurs, au sein desquels, parmi les douze principaux manuscrits retenus, dix étaient issus du monde musulman, confirmant ainsi les réflexions du roi Roger – chrétien pourtant...
- Après que le roi et son géographe eurent recensé les innombrables (et prévisibles) contradictions et omissions, l'heure était venue de descendre sur le terrain. Cette fois, cela allait prendre des années, durant lesquelles aucun navire n'accostait à Palerme, Catane, Messine ou Syracuse, sans que des agents de la commission mise sur pied pour la circonstance, ne se renseignent sur la présence à bord de voyageurs ayant visité une région exotique particulière ; lorsque tel était le cas, le ou les intéressés étaient conduits au palais royal de Palerme afin d'y être questionnés par al-Idrîsî, quand ce n'était pas par le roi lui-même. Climat, montagnes, fleuves et lacs, routes, monuments, céréales, commerce, habitudes, langues, religion... tout y passait !
- Outre que la commission était chargée d'interroger tous les équipages de tous les navires à quai, ses membres devaient passer commande aux voyageurs qui y embarquaient d'observations à faire là où ils se rendaient, aussi bien des repérages en géographie physique que des particularités des activités humaines. Pour les régions supposées exister mais sur lesquelles on ne disposait que de peu ou pas d'informations, une expédition scientifique était mise sur pied et l'accompagnaient des dessinateurs et des cartographes, de sorte qu'on pouvait disposer au moins d'un rapport visuel de ladite région.
- Pendant ce temps, al-Idrîsî et Roger II comparaient les données, procédaient à des recoupements, conservant les faits pour lesquels les voyageurs étaient d'accord entre eux et écartant toute information conflictuelle. Au cours des 16 années qui suivirent, il ne se passa pas un jour sans que le roi ne vienne s'entretenir personnellement avec les géographes, étudiant les récits discordants, examinant

les coordonnées astronomiques, les tables, les itinéraires, plongeant dans les livres pour estimer la valeur des opinions divergentes.

- L'étude préliminaire une fois achevée sous la direction d'al-Idrîsî, un plan de travail fut dessiné sur un tableau reportant, à l'aide de boussoles, les endroits mentionnés sur la carte ainsi que les tables déjà préparées. Cela étant, on se souviendra que le roi Roger était avant tout demandeur d'un planisphère en argent, sans négliger pour autant l'ouvrage cartographique destiné impérativement à l'accompagner. D'habiles orfèvres se chargèrent d'en faire un qui devait atteindre les 2 mètres de diamètre et peser près de 140 kilos. Ce planisphère ne nous est pas parvenu, cependant notre homme avait pris soin de le décrire dans son livre : il avait fait graver sur le disque des lignes marquant les limites des « sept climats du monde habitable » – des divisions (arbitraires) établies par Ptolémée – , après quoi les orfèvres y reportèrent les contours des régions, des océans, fleuves, golfes, îles et péninsules.
- Al-Idrîsî était convaincu que la Terre était ronde, comme plus d'un astronome ou savant depuis au moins le V<sup>e</sup> siècle avant notre ère : Eratosthène (III<sup>e</sup> siècle BC) était de ceux-là, de même que Ptolémée (II<sup>e</sup> siècle AD). À ceux qui lui demandaient pourquoi alors ses cartes avaient la forme d'un *disque*, al-Idrîsî répondait que le disque symbolisait uniquement la *manière* du monde, ajoutant (toujours dans son ouvrage) : « La Terre est ronde comme une sphère, et les eaux y adhèrent et y sont maintenues par l'équilibre naturel qui ne souffre d'aucune variation [...] stable dans l'espace comme le jaune dans un œuf. L'air l'entoure de toutes parts [...] Toutes les créatures sont stables à la surface de la Terre, l'air attirant ce qui est léger, la Terre ce qui est lourd, comme l'aimant attire le fer. »

Nous en arrivons maintenant à l'ouvrage rédigé sous la direction d'al-Idrîsî, lequel était donc une compilation de ses propres notes de voyage, ainsi que des informations recueillies auprès des géographes de son Académie. Son titre : *Kitâb Nuzha(t) al-Mushtâq fi Ikhtirâq al-Âfâq*, autrement dit : « Livre de l'agrément de celui qui désire parcourir le monde » ; on utilise en général l'abréviation *Nuzha*, d'autres préférant *Nuzhat*, mais peu importe, on mettra tout le monde d'accord pour *Kitâb Rudjâr*, « Livre de Roger ». Celui-ci comportait une carte du monde ou mappemonde, elle-même subdivisée en 71 cartes segmentaires dessinées une par une, ainsi que 70 cartes de sections d'itinéraires : pour chacune, on trouvait une description de la région, suivie des noms des principales cités, puis la description de celles-ci et enfin les distances entre elles, de la manière suivante : « De Fez à Ceuta, sur le détroit de Gibraltar en allant vers le nord, sept jours. De Fez à Tlemcen, neuf jours, suivant cet itinéraire : depuis Fez, tournez vers le grand fleuve de Sebou... » Impressionnant de rigueur et de précision pour l'époque ! Il suffit de jeter un coup d'œil sur la manière dont, dans l'Europe du XVI<sup>e</sup> siècle, le grand cartographe Gérard Mercator (1512-1594) commentait encore ses cartes : « Si vous souhaitez voguer d'un port à l'autre, voici une carte marine [...] et si vous la suivez scrupuleusement, vous serez certain d'arriver à votre port de destination [...] Peut-être le rallierez-vous plus tôt ou bien pas aussi tôt que vous l'aviez escompté, mais vous y aboutirez certainement. » *Et ceci quatre siècles après al-Idrîsî !*

C'est ainsi qu'al-Idrîsî put offrir à la postérité ses précieuses cartes « du monde habité », occupant 180° sur les 360° de longitude mondiale, de l'Atlantique à l'ouest jusqu'à la Chine à l'est, et 64° de latitude depuis l'océan Arctique jusqu'à l'équateur. Il nous

décrit, après la Sicile bien sûr, l'Italie, l'Espagne, l'Europe du Nord, en prolongeant même jusqu'à Byzance (l'actuelle Istanbul) et la mer Rouge. Si la précision surprenante des îles Britanniques et de l'Irlande est probablement due à des contacts avec des Anglais normands, les cartes de la Pologne et de la région baltique – beaucoup plus précises que celles de Ptolémée – étaient le fait des investigations des géographes. En Afrique, sa connaissance du Niger ainsi que celle des cités au centre du Soudan sont remarquables pour l'époque ; il nous montre même les sources du Nil, non explorées par les Européens avant le XIX<sup>e</sup> siècle, mais apparemment déjà connues des voyageurs musulmans du XII<sup>e</sup> siècle. La subjectivité de notre géographe pointe néanmoins le nez, lorsqu'on voit l'Italie du sud plus large que le nord, de même que la Sicile occupe une partie substantielle de la Méditerranée orientale, tandis que les dimensions de la Corse et de la Sardaigne ont nettement rétréci au lavage par les flots de la Grande Bleue ! Mais cela, on le lui pardonnera aisément...



*Chef-d'œuvre du géographe al-Idrîsî, la Tabula Rogeriana est une mappa mundi ou « carte du monde (habité) » accompagnant le « Livre de l'agrément de celui qui désire parcourir le monde », aussi appelé Kitâb Rudjâr ou « Livre de Roger ». À l'issue de 16 ans de travail commun, al-Idrîsî l'offrit au roi Roger II en 1154, en même temps qu'un planisphère en argent. De par la localisation privilégiée de la Sicile au cœur de la Méditerranée, le roi et son géographe avaient bénéficié du brassage des cultures latine, byzantine et arabe. Pendant trois siècles, le Kitâb Rudjâr allait servir de référence aux plus grands explorateurs et cartographes. [Pour mémoire, selon la coutume arabe, le sud est dans le haut de la carte et le nord en bas : pour la consulter, il vous faudra l'inverser.]*

Car, poursuivant avec l'Europe, l'auteur du *Kitâb Rudjâr* nous apprend qu'en Russie, la durée de la clarté diurne en hiver était trop courte pour permettre aux voyageurs musulmans de pratiquer leurs cinq prières obligatoires ; que l'Angleterre – « située dans la mer des Ténèbres, (c'est) une île particulièrement fertile et dont les habitants sont courageux, actifs et entreprenants, mais tout est sous l'emprise d'un hiver perpétuel » – ; Hastings était « une cité florissante, densément peuplée, avec nombre de constructions et marchés ainsi que d'industries et de commerces » ; Douvres était une ville tout aussi importante non loin de l'embouchure du « fleuve de Londres, la vaste Tamise au cours rapide », mais Londres est encore décrite comme « cité de l'intérieur » ; qu'en France, ce sont surtout des ports normands et bretons qui sont mentionnés avec emphase, mais aussi Tours « entourée de nombreux vignobles », Chartres « un marché agricole » (pas

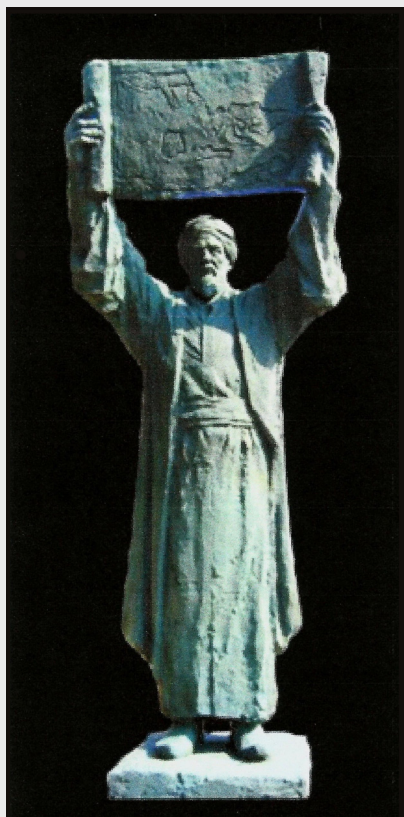
encore de cathédrale), Meaux « le centre du pays de France », Dijon, Orléans, tandis que Paris est une ville « de taille médiocre et entourée de vignobles et de forêts, localisée sur une île de la Seine qui l'entoure de toutes parts », mais « elle est extrêmement agréable, puissante et capable de se défendre » [n'en jetez plus ! (Ndt)] ; à signaler également la ville de Rome, dont « le prince (*sic*) est appelé le Pape ».

Tous ces indices démontrent que le « Livre de Roger » méritait sa réputation d'être l'un des meilleurs ouvrages de cartographie médiévale... Quid maintenant du point de vue historique ? Car al-Idrîsî y fait également allusion à un très ancien cataclysme au Maroc, la hausse du niveau de la mer submergeant des cités et faisant perdre la vie à des milliers de gens. Plus précisément, on peut lire ailleurs dans le « Livre de Roger » que « le détroit de Gibraltar n'existait pas encore lorsque Alexandre le Grand envahit l'Espagne pour mater les habitants de l'Afrique et de l'Europe qui s'y livraient à des guerres incessantes. Dès lors, il fit creuser une brèche dans un pont de terre situé à Gibraltar, entre Tanger et al-Andalus, avec pour conséquence que l'océan Atlantique s'y engouffra, faisant monter le niveau de la Méditerranée et inondant les terres. » (Frances Carney Gies)<sup>c</sup> C'est que les géographes de l'Académie d'al-Idrîsî avaient puisé également dans les traditions populaires, où Alexandre de Macédoine faisait office de super-héros. On ne peut que spéculer s'il décrit là un tsunami ou alors si nous sommes face aux conséquences d'une brèche dans un pont de terre. Cette tradition démontre en tout cas qu'il existait une croyance sous-jacente en l'existence de ce dernier dans un lointain passé. Ce qui lui donne une certaine consistance c'est qu'al-Idrîsî, né à Ceuta sur la rive africaine du détroit de Gibraltar, devait indubitablement avoir été au courant de traditions orales faisant état d'un pont de terre bien avant les temps historiques.

En 1154, al-Idrîsî présenta son planisphère en argent et le *Kitâb Rudjâr* à son commanditaire, le roi Roger II, lequel allait mourir inopinément d'une crise cardiaque à peine quelques semaines plus tard, laissant le trône de Sicile à son successeur, Guillaume I<sup>er</sup>. Al-Idrîsî entama immédiatement la rédaction d'une nouvelle encyclopédie géographique, plus complète encore et qui allait lui prendre trois ans de plus : elle s'intitulera (je vous fais grâce des titres arabes) : « Plaisir des hommes et joie de l'âme », ou encore « Livre des royaumes et des routes ». Il présenta cette somme au roi Guillaume en 1157. C'est le moment de rappeler qu'al-Idrîsî était également un botaniste reconnu : pour son « Livre rassemblant les descriptions fragmentaires des plantes », il étudia de manière exhaustive toute la littérature disponible de son temps sur les plantes médicinales, la compléta avec ses propres découvertes et ce faisant, pour la première fois depuis la Grèce antique, contribua à faire progresser les connaissances en la matière. Mais pendant ce temps, des barons siciliens étaient entrés en rébellion contre le roi et, en 1160, pillèrent le palais puis, dans un grand feu de joie en place publique, brûlèrent des archives gouvernementales, des livres et des documents, parmi lesquels une nouvelle édition latine du « Livre de Roger ». Dans le même temps disparurent le planisphère d'argent ainsi que la sphère céleste, visiblement destinés à être fondus. Voyant que les barons s'attaquaient avec férocité aux musulmans de Sicile, notre géographe prit la fuite vers l'Afrique du Nord, emportant avec lui, par bonheur, la version arabe du *Kitâb Rudjâr*. On perd sa trace en 1158.

L'ouvrage en arabe survécut donc et se tailla une notoriété largement répandue, servant même d'exemple durant trois siècles à des géographes, cartographes et historiens musulmans, dont le plus célèbre se nommait Ibn Khaldûn. Mais d'autres suivirent : Pirî Ré'is, Christophe Colomb, Vasco da Gama... Cependant, le *Kitâb Rudjâr* n'était pas

disponible en Europe, sinon grâce à la publication par les presses des Médicis, mais là nous sommes en 1592. Ce n'est qu'au XVII<sup>e</sup> siècle qu'une version latine parut enfin en Europe, ce qui devait entraîner une conséquence curieuse et inattendue : à cause de ce manque d'informations au départ de sources arabes, Christophe Colomb avait dû, fin des années 1400, se rabattre sur des documents européens. C'est ainsi qu'il se servit d'un globe terrestre élaboré par un cartographe allemand du nom de Martin Behaïm, qui se basait sur les calculs erronés de Ptolémée, tout en puisant chez Marco Polo des estimations de distances tout aussi déroutantes ; l'Amiral en conclut – à tort – qu'en voguant vers l'ouest au départ de l'Espagne, il pouvait atteindre le Japon et l'Inde au terme d'un périple de guère plus que 700 milles nautiques (1150 km). Adoncques, si Christophe Colomb avait été au courant de la véritable distance telle que tirée des estimations d'al-Idrîsî, il aurait hésité à entreprendre son épique traversée.



Modèle en bronze pour la statue d'al-Idrîsî à Ceuta (vers 2007). 380 x 160 x 120 cm. Sculpture de Ginés Serrán-Pagán. ([www.serran-paganart.com](http://www.serran-paganart.com) – capture d'écran)

Les historiens situent la mort d'al-Idrîsî entre 1164 et 1180, sans qu'on sache vraiment le pourquoi de cette fourchette, sinon pour laisser la porte ouverte à d'hypothétiques découvertes à venir, alors que la date la plus communément admise est quand même 1165. Probablement est-il tout bonnement décédé en Sicile même, car on le voit mal être autorisé à revenir dans sa ville natale de Ceuta : pour la même raison sans doute que les biographes arabes furent « invités » à garder pour eux le peu de renseignements dont ils disposaient sur ce grand savant du Moyen Âge. L'historien Francisco Pons-Boigues y voit la preuve que lesdits biographes considéraient al-Idrîsî comme un renégat, du fait que, en pleine époque des Croisades, il s'était mis au service du roi chrétien qu'était Roger II le Franc ... Par suite des péripéties de l'Histoire, la ville de Ceuta – à l'instar de Melilla – se maintint comme enclave espagnole en terre marocaine. Au cours des premières années du nouveau millénaire, un sculpteur mondialement célèbre du nom de Ginés Serrán-Pagán et natif de Ceuta, fut sollicité par un maire ou un ministre de la Culture pour rendre à al-Idrîsî un hommage tardif, sous l'aspect de la statue ci-contre, qui domine une place – « *bajo el baluarte de los Mallorquines* » (sous le rempart de ceux de Majorque) – de la ville où il naquit, Ceuta, un des derniers confettis d'al-Andalus en terre arabe... *Sic transit gloria mundi.*

IVAN VERHEYDEN

# Premières déductions

Les deux rapports d'al-Idrîsî qu'on a pu lire plus haut font naître d'intéressantes inférences.

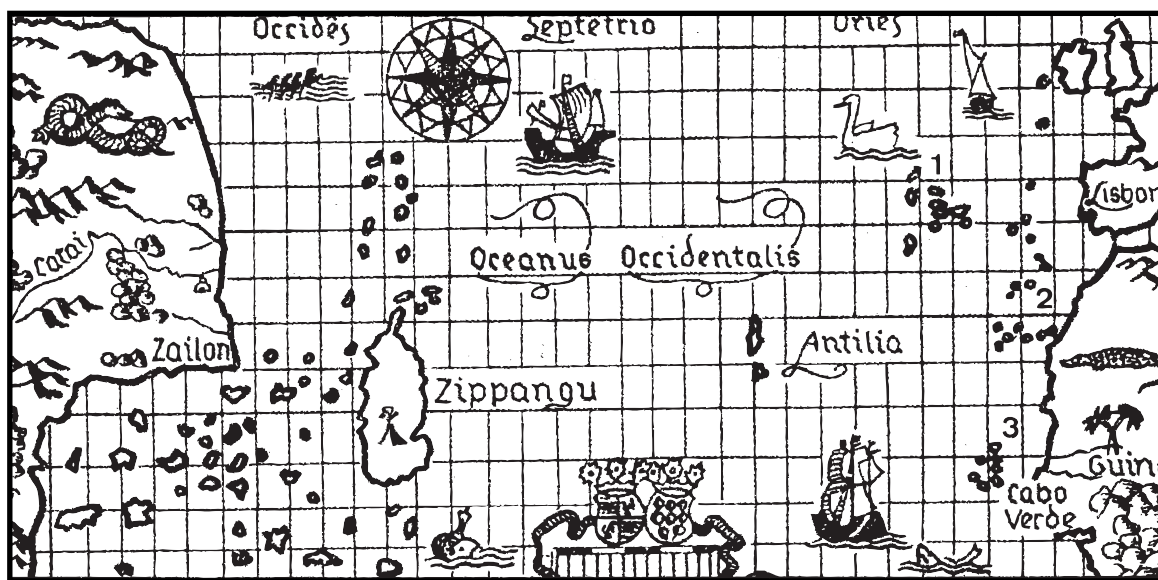
- Pour commencer, la localisation et l'identité de l'île où sont allés les aventuriers. Bien que son nom ne soit pas mentionné, il est évident que c'est l'une des Canaries. Nous déduisons cela du fait que ces navigateurs arabes de Lisbonne voguèrent vers le nord-ouest en onze jours, puis se tournèrent vers le sud encore douze jours jusqu'à atteindre « l'île des chèvres », laquelle se situe à l'extrémité sud-est de la chaîne des îles des Açores. Ces dernières sont à plus de 1150 km du Portugal, et la mer septentrionale est connue pour ses tempêtes de mauvais augure, tout à fait comme dans le récit d'al-Idrîsî. Ensuite, ces navigateurs voyagèrent encore onze jours vers l'île en question, là où le port marocain de Sâfi est à trois jours de mer. La localisation ainsi pointée, les îles s'identifient comme étant les Canaries. Le second passage dit que l'île était peuplée depuis des temps anciens. Puisque Pline nomme *Canaria* une des îles dans l'archipel qu'il désigne comme les « îles Fortunées », il dut y avoir là une ancienne peuplade au temps des Romains<sup>15</sup>. Depuis, une catastrophe semble avoir dépeuplé les îles jusqu'à l'arrivée d'une autre population, que décrivent les navigateurs arabes.
- Qui étaient ces gens ? Ici, nous abordons une deuxième inférence. Ils sont décrits comme ayant le teint rouge ou vermeil, avec peu de poils sur le corps et sur le visage, mais dotés de cheveux longs et droits sur le crâne. Les Arabes d'Espagne et du Portugal étaient très au fait des Normands ou des Scandinaves, et connaissaient les Berbères et les Slaves, et même leurs langues : si les habitants de ces îles descendaient d'une quelconque de ces souches, ils les auraient immédiatement reconnus. Leur étrangeté et la description qu'ils en firent suggèrent qu'il s'agissait d'Amérindiens, mais pouvaient-ils avoir fait tout le trajet depuis la côte américaine jusqu'aux Canaries ? Mon ami Greg McIntosh a pointé deux sources intéressantes en faveur de l'idée qu'ils auraient pu être des Amérindiens. L'une figure chez Ferdinand, le fils de Christophe Colomb, qui rédigea une biographie de son père : au chapitre 9, il affirme que l'une des raisons pour lesquelles l'Amiral était convaincu qu'un navire pourrait traverser l'océan, réside dans le fait que deux corps aux faces grossières et ayant une apparence non-européenne, avaient été rejetés sur le rivage de l'île de Flores dans les Açores. De même, au large du cap Verga, on vit des bateaux ou des canots couverts, dont on pensait qu'ils avaient servi pour la navigation reliant les îles, mais qui avaient été déviés hors de leur cours par des tempêtes<sup>16</sup>. Christophe Colomb avait rédigé une note dans la marge de sa copie de *Historium serum unique gestarum* d'Aeneas Sylvius Piccolomini (le futur Pape Pie II), conservée dans la Biblioteca Colombina : on y apprend que, alors qu'il était à Galway en Irlande, probablement en 1477, il vit deux corps flottant dans des bateaux non couverts, et apparemment, aussi bien les Irlandais que l'Amiral lui-même croyaient que les bizarres personnes apparues là étaient des Chinois – en d'autres termes ces « gens de Cathay » étaient des Eskimos ou des Amérindiens. Nous savons que Colomb considérait que le continent en face de l'Europe en allant vers l'ouest était la Chine (ou Cathay), puisqu'il ignorait l'existence du continent américain. La note qu'il avait écrite en marge de la copie du livre que je viens de citer, dit ceci : « Des gens de Cathay, qui se trouve à l'est, sont arrivés ici. Nous avons vu nombre de

choses étonnantes et particulièrement, à Galway en Irlande, un homme et une femme d'apparence extraordinaire dans deux bateaux à la dérive. »<sup>17</sup>

- Notre troisième inférence pose la question de savoir si les Amérindiens avaient les bateaux et l'habileté pour faire voile vers l'est et ce qu'on appelle l'Ancien Monde. Dans son étude intitulée *Early Man and Ocean: A Search for the Beginning of Navigation and Seaborne Civilization*, Thor Heyerdahl écrivait que « ... lorsque les Européens découvrirent l'Amérique, la navigation en haute mer était déjà développée et intensivement pratiquée, tant des côtes atlantique que pacifique du Nouveau Monde. »<sup>18</sup> Il ne se contenta pas d'écrire sur l'habileté des radeaux à croiser durant des milles sur l'océan, mais le démontra par lui-même dans les faits en naviguant à bord de tels bateaux. Le professeur Clinton Edwards, dans *Possibilities of Pre-Columbian Maritime Contacts Among New World Civilizations*, a lui aussi affirmé « ... avoir présenté des preuves abondantes que, du point de vue de la technologie nautique, les grands radeaux à voiles étaient aptes à des voyages lointains, le long des côtes aussi bien qu'en haute mer. Ils n'étaient pas limités aux navigations sous le vent ni à des dérives au gré du vent ; en réalité, ils étaient coutumiers de traversées plus rapides et probablement plus confortables que celles des bateaux européens des premiers contacts. »<sup>19</sup> Le professeur Alice Kehoe de son côté, dans son ouvrage *The Land of Pre-history: A Critical History of American Archeology*, affirme que « ... pour ce qui concerne la possibilité de contacts avec l'Amérique avant 1492, un seul fait mérite d'être considéré comme établi : n'importe quel type de bateau – *nau*, jonque, *vaka*, *curragh* (canot), radeau à voile – s'est montré capable, entre des mains expérimentées, de traverser un océan. »<sup>20</sup> Pour des voyages transocéaniques à bord de bateaux de taille modeste, il serait bon de ne pas toujours se restreindre aux bateaux des continents européen ou asiatique voguant vers l'Amérique, mais également de penser en termes d'Amérindiens en route vers l'Europe, sous réserve des courants et des vents nécessaires.
- Ceci nous conduit à la quatrième inférence, celle à propos d'Amérindiens venus jusqu'aux Canaries. Le Gulf Stream qui coule le long de la côte est de l'Amérique, se poursuit jusqu'au nord des îles des Açores, où il se scinde en deux courants, l'un vers la Manche au nord, l'autre vers les Canaries au sud. Ce dernier est appelé courant des Canaries, et c'est lui qui aurait également pu conduire plus tard les navigateurs arabes vers lesdites îles. Même Christophe Colomb a dû suivre ce courant vers le sud jusqu'aux îles du cap Vert (au large de la protubérance de la côte d'Afrique de l'Ouest), là où le courant des Canaries se transforme en courant nord-équatorial qui retourne vers l'ouest jusqu'aux îles Caraïbes, le point de chute de l'Amiral. Les vents correspondants sont les nord-orientaux soufflant [vers le sud] depuis les Açores jusqu'aux Canaries puis vers les îles du cap Vert<sup>21</sup>. À mon sens, toutes les preuves nous mènent à l'hypothèse que les Amérindiens étaient capables de, et ont réellement atteint les Canaries, longtemps avant que Colomb n'aborde aux Caraïbes. Puisqu'il y avait un interprète arabe sur l'île, il appert que d'autres arrivées arabes s'étaient produites avant que les huit navigateurs ne débarquent sur cette île. Toutefois, les Arabes étaient des visiteurs, non des colons.

Du rapport d'al-Idrîsî, il ressort que ces habitants des Canaries n'avaient aucune envie d'avoir le moindre contact avec le continent africain, et c'est la raison pour laquelle ils bandèrent les yeux aux navigateurs arabes, avant de les abandonner sur la côte marocaine. Probablement craignaient-ils une invasion au départ de l'Afrique ou de

l'Ibérie. C'est tout aussi clair dans le choix de l'Almoravide Amîr 'Ali b.Yûsuf al-Tashfîn d'ordonner à sa flotte de faire voile vers les Canaries. Il semble qu'à une date plus tardive (après le XII<sup>e</sup> siècle), les Berbères conquièrent et colonisèrent les Canaries, d'où naquit une race mixte, les Guanches. En 1594, le frère dominicain Alonso de Espinosa écrivait à leur sujet : « Une race particulière d'hommes s'était délectée des charmes de cette île favorisée (Tenerife) durant de nombreux siècles. Le nom des Guanches dérivait, selon eux, de Guan, un fils de Chenerfe (le nom de Tenerife), autrement dit « Guanchenerfe », dont le nom « Guanche » serait une contraction. Leurs ancêtres étaient, sans aucun doute, venus de la proche côte africaine de Mauritanie, mais de longs âges auparavant cette région avait été ravagée par des envahisseurs de sang arabe ou nègre ; ces gens de grand intérêt sont une race perdue, avec peu de souvenirs, même de leur propre langage. »<sup>22</sup> Nous savons que les Portugais conquièrent les Canaries en 1341, que les Espagnols (Castille) prirent la relève entre 1478 et 1496 à l'époque du voyage de Christophe Colomb, et que le document de reddition est daté de 1480<sup>23</sup>. Revenant au frère Alonso de Espinosa, il note encore (p.15) : « La conquête de Tenerife entraîna la destruction de la noble race qui avait habité l'île durant de nombreux siècles : la guerre dévastatrice, suivie d'une peste terrifiante, ne furent pas loin de mettre fin à la population guanche. Des colons se déversèrent depuis l'Espagne, ce qui aboutit à une race mixte avec un fort élément guanche, la plus grande proportion de sang guanche se retrouvant sur le territoire de Guimar et, plus au sud, à Adexe. »<sup>22</sup> Pour ce qui est des premiers religieux chrétiens attestant de la présence d'Arabes ou de Berbères dans l'Atlantique, nous vient à l'esprit le rapport d'un frère franciscain qui, dans son ouvrage *Géographie du monde* (1350), écrivit que « la plupart des îles portent des noms arabes. »<sup>24</sup>



Les îles atlantiques entre Cathay à l'ouest et le cap Vert à l'est, telles qu'on se les représentait à l'époque de Christophe Colomb, ici sur la carte marine de Toscanelli (1474). À gauche, passé le chapelet d'îles qu'on appellera par la suite Caraïbes, on localise Cipango ou Zippangu (le Japon) puis, poursuivant vers la droite, l'île d'Antilia très au large dans l'océan à hauteur du Maroc, et enfin plus près du continent (de haut en bas), les Açores en 1 (Lisbonne), les Canaries en 2 (Maroc) et les îles du cap Vert en 3 (Sénégal et Guinée).  
(© d'après Paul Herrmann)

## Brazil, vous avez dit « Brazil » ?

Cette fois, nous nous tournons vers une autre source arabe, Shihâb al-Dîn Ahmad b.Yahya Ibn Fadl Allah al-'Umarî (décédé en 749/1349), ainsi que son travail encyclopédique *Masâlik al-absâr fi mamâlik al-amsâr*, dont le manuscrit d'Istanbul fait 27 volumes et celui du Caire 32 ! Al-'Umarî était un érudit syrien qui avait voyagé dans tout le Moyen-Orient ainsi qu'en Afrique du Nord et de l'Ouest, et nous a laissé un luxe d'informations, dont les plus précieuses concernent la côte ouest de l'Afrique. À l'heure actuelle, la copie photographique du manuscrit d'Istanbul a été publiée, de même que la section sur l'Égypte et le Mali du manuscrit du Caire. C'est celle sur le Mali qui est la plus pertinente pour nous : on trouvera le texte arabe intégral ci-contre, dont j'offre ici au lecteur une traduction révisée<sup>25</sup>. Mais voyons d'abord le contexte en bref. Le Sultân berbère du Mali, le célèbre Mansâ Mûsâ (qui régna de 712 à 732 H / 1312-37 AD), en pèlerinage à la Mecque, s'était arrêté au Caire où le gouverneur mamelouk (un titre militaire) du Caire, Amîr Abû l-Hasan 'Alî s'enquit de sa présence. Il était le fils d'Ibn Amîr Hâjib, et c'était ce dernier qui profita de l'occasion pour obtenir du Sultân du Mali de plus amples informations sur l'Afrique de l'Ouest. Lorsqu'il l'interrogea sur la manière dont il avait accédé au trône, Mansâ Mûsâ lui fit le récit suivant, qu'Ibn Amîr Hâjib confia plus tard à notre auteur, al-'Umarî :

قال ابن أمير حاجب : سألت السلطان موسى كيف انتقلت إليه المملكة فقال :

نحن أهل بيت بتواتر الملك ، وكان الذي قيل لا يُصدق أن البحر المحيط لا يمكن الوقوف على آخره ، وأحب الوقوف على هذا ، وولع به ، فجهز مئتين مراكب مملوءة من الرجال ، وأتلفنا مملوءة من الذهب والماء والزاد ، ما يمكنهم سبعة ، وقال للمتقدمين فيها : لا ترجعوا حتى تبلغوا نهايته ، أو تنفذ أرواحكم وماؤكم . فساروا ، وطالت مدة غيبتهم ، لا يرجع أحد منهم ، حتى مضت مدة طويلة . ثم عاد مراكب واحد منها . فسالنا كبيرهم عما كان من أثرهم وخبرهم . فقال : نعم ، أيها السلطان . إنا سرنا زماناً طويلاً حتى عرض في لجة البحر واد له جرية قوية ، وكنت آخر تلك المراكب ، فأما تلك المراكب فأياها تقدمت ، فلما صارت في ذلك المكان ما عادت ولا باتت ، ولا عرفنا ما جرى لها . وأما أنا فرجعت من مكاني ولم أدخل ذلك الوادي . قال : فأخبر عليه .

قال : ثم إن السلطان أخذ أبي مراكب ، فأصلاه ولرجال استصحبهم معه ، وألفا للماء والزاد . ثم استخلفني وركب بجن معه البحر المحيط وسار فيسه . وكان آخر العهد به وبجميع من معه . واستغنى لي الملك .

*Texte original arabe d'al-'Umarî tiré de son travail encyclopédique Masâlik al-absâr fi mamâlik al-amsâr, manuscrit en 32 volumes au Caire (et 27 à Istanbul). Dans la section sur le Mali, intitulée Mamlakat Mâlî 'ind al-Jughrafiyyîn al-Muslimin, le passage que nous avons traduit pour la première fois dans son entier, à partir du manuscrit du Caire, a été édité à Beyrouth, Dâr al-Kitâb al-Jadid, 1982 (2<sup>e</sup> éd., pp. 59-60, 1<sup>e</sup> éd. en 1963).*

« Étant de la même famille, nous héritâmes du royaume. Le souverain qui me précédait (Sundiata Mansâ Abu Bakr II (règne 709-712 H / 1310-1312 AD), le père de Mansâ Mûsâ I<sup>er</sup>) n'était pas convaincu qu'il fût impossible d'atteindre l'autre extrémité de l'océan environnant (ici : l'Atlantique) ; il voulait atteindre cette (extrémité) et était déterminé à poursuivre son plan. C'est ainsi qu'il équipa deux cents navires remplis d'hommes, et de nombreux autres avec de l'eau, de l'or et des provisions à bord, assez pour plusieurs années. Il donna l'ordre aux capitaines (de cette flotte) de ne pas revenir avant d'avoir atteint l'autre extrémité de l'océan, ou tant qu'ils n'avaient pas épuisé l'eau et les provisions. Ainsi appareillèrent-ils pour leur voyage. Ils restèrent absents durant une longue période, et finalement ce n'est qu'un seul navire qui revint. Questionné sur leurs nouvelles, le capitaine répondit : "Ô Sultân, nous naviguâmes durant une longue période, jusqu'à ce que nous vîmes au milieu de l'océan un grand fleuve qui affluait en masse. Mon navire était en dernier, d'autres me précédaient. Lorsque ceux-ci atteignirent cet endroit (l'embouchure du fleuve, à l'origine du maelström), ils ne purent rebrousser chemin et disparurent. Nous ne sûmes pas ce qu'il advint d'eux. Pour ce qui me concerne, je retournai et ne m'engageai pas dans ce fleuve." Mais le sultan ne voulut pas le croire. Il donna l'ordre d'équiper deux mille navires pour lui et ses hommes, et un millier d'autres en plus pour l'eau et les provisions. Ensuite, il me confia la régence et partit avec ses hommes. Et ce fut la fin de son temps et de ceux qui étaient avec lui (ils périrent au cours de l'expédition). »

Ceci est un récit contemporain des faits et très authentique, à en croire les paroles du Sultân du Mali Mansâ Mûsâ, lorsqu'il était lui-même au Caire en même temps qu'Ibn Amîr Hâjib et que notre auteur al-'Umarî. Un autre érudit encyclopédique, Al-Qalqashandî (décédé en 821/1418) reproduit le récit d'al-'Umarî dans son ouvrage en 14 volumes *Subh al-Asha*, assorti d'une précision supplémentaire : « Il est écrit dans *al-'ibar* (*l'Histoire*) d'Ibn Khaldûn (décédé en 809/1418) que le pèlerinage (de Mansâ Mûsâ) eut lieu au cours de l'année 724 H / 1324 AD, du temps du Nâsiri (sultan mamelouk) Muhammad b.Qalâwûn. » Cela signifie que l'incident mentionné plus haut, de même que l'accession au trône de Mansâ Mûsâ eurent lieu avant 724/1324<sup>26</sup>. Une fois encore, ce rapport d'al-'Umarî est fort crédible, car Mansâ Mûsâ est ici principalement en train d'expliquer comment il accéda au trône, et l'expédition transatlantique est rapportée juste en passant. Pour cette raison, ce n'est nullement tendancieux. Bien entendu, parler de 2000 navires est une exagération. Le rapport décrit une expédition délibérée d'exploration de l'Atlantique au départ de la côte d'Afrique de l'Ouest, afin de trouver l'autre extrémité de l'océan.

Le territoire opposé est le Brésil, et le fleuve jaillissant décrit par le rapport ne peut avoir été que l'Amazone. C'est la conclusion de M. Hamidulla et je la partage. Il n'y a pas de preuve concordante, mais l'inférence est assez solide. Malheureusement, les navigateurs du prédécesseur et père de Mansâ Mûsâ, Sundiata Mansâ Abu Bakr II, ne revinrent pas pour raconter l'histoire de leur découverte comme le fit Colomb plus tard. Nous devons à M. Hamidulla (*op.cit.*, pp.173-83) une autre inférence proposant que le nom *Brazil* proviendrait d'une tribu berbère du royaume de Mansâ Mûsâ, les Barzala (pluriel de Barâzil). Ceci semble une simple conjecture, mais je dois admettre que c'est beaucoup plus proche du nom *Brazil* que beaucoup d'autres théories, telles le gaélique *Bersil*, *O'Brassil*, le français *braise*, le portugais *brazza*, *braseiro*, l'espagnol *brasero* et l'italien *braciére*, tous ayant à voir avec le feu ; ou alors, remontant à 1193, une ancienne référence à la « graine de *Brasill* », que répéta bien plus tard Marco Polo, ayant ramené de telles « graines de *Brasill* » de Sumatra à Venise. Une île parfaitement circulaire nommée *Brazil* figure tout au long des côtes atlantiques européenne et américaine, du nord au sud, sur les mappemondes de l'Europe des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. Encore une fois, dans mon esprit, un nom en rapport avec une population plutôt qu'avec le feu ou une graine, ou alors une île imaginaire en forme de disque, est d'une probabilité plus grande. Cauvet comptabilise des noms de tribus amérindiennes ressemblant aux dénominations de tribus berbères en Afrique de l'Ouest<sup>27</sup>.

Accordez-moi maintenant de mentionner un passage intéressant de notre auteur arabe al-'Umarî. Il apparaît dans la section sur l'Égypte de son ouvrage publié au Caire, où il cite les vues de son mentor Mahmûd b.Abi'l-Qâsim al-Isfahânî en ces mots : « Ce qui est découvert dans l'océan de notre côté pourrait également être découvert à l'autre extrémité. Et l'autre côté pourrait avoir des animaux, des plantes et des minéraux comme les autres ou de nature différente. »<sup>28</sup> Ce passage illustre le fait que les auteurs et navigateurs arabes étaient conscients qu'une terre était possible de l'autre côté de l'Atlantique, qu'elle pouvait être découverte, et plus que cela, que les gens de là-bas – les Amérindiens – pouvaient eux aussi découvrir les terres de l'Ancien Monde. Ceci se disait un siècle et demi avant les voyages de Colomb. Al-'Umarî et al-Isfahânî ne parlent pas simplement des explorations de la côte d'Afrique de l'Ouest, mais aussi de l'autre côté de l'Atlantique, sans pour autant parler d'atteindre « les Indes » (« Cathay » et « Cipango »)<sup>29</sup>.

# Puisque la Terre est ronde

Les Arabes avaient-ils le savoir-faire technique pour des voyages transatlantiques ? Se basant sur une mention à demi-mot dans le Coran, les géographes et les savants musulmans ont toujours maintenu que la Terre était ronde ; de même, leur souci de trouver la direction correcte pour prier en faisant face à la Mecque, les ont conduits à la trouver en observant les astres. Leurs calculs astronomiques, mathématiques et géographiques débutèrent au milieu du VIII<sup>e</sup> siècle, à l'entame de la période abbasside et de l'âge d'or de sa science, en 750 AD. Il existe une abondante littérature sur le sujet, mais il n'est pas nécessaire d'aller chercher dans tout ; néanmoins, il faut pointer quelques événements qui marquent le franchissement d'une étape. C'est le cas de la fabrication d'un astrolabe par un scientifique arabe du IX<sup>e</sup> siècle, Ahmad b.Khalaf. Son apport à la navigation par les astres consistait à déterminer la direction d'un voyage en observant les étoiles par rapport à un horaire et à un endroit particuliers<sup>30</sup>. De son côté, G. R. Tibbetts décrit les divers types de routes maritimes utilisées par les navigateurs arabes pour fendre les flots dont deux, la *dîrat al-mutlaq*, une route directe à travers la mer entre deux côtes opposées, et l'*al-iqtidâ'*, une route qui changeait de direction lorsqu'elle était hors de vue de la terre ferme, impliquaient l'usage de la boussole (*'ibra*) ainsi que l'art de lire ses indications (*majrâ*). La première mention d'une boussole est chinoise, et remonte aux alentours de 1086. Elle passa en Europe par le biais des Arabes, comme le firent également le papier, ainsi que les chiffres arabes, eux-mêmes en provenance de l'Inde. En tout cas, l'Europe se fit prompte à adopter la boussole, et à la convertir d'une aiguille flottante en une aiguille protégée dans une boîte, pour déboucher vers 1242 sur une rose des vents à 32 points<sup>31</sup>. Joseph Needham a montré comment les Arabes suggérèrent aux Chinois de fixer leur traditionnel tube de visée sur un cadran. De là naquit l'« Observateur de la Cuillère » [*Dipper Observer*, où *Dipper* = Cuillère (ou Chariot) = la Grande Ourse. (Ndt)], dont Lin Chih-Ping ordonna en 1129 que tout navire en partance sur l'océan, de Fukien à Kuantung, soit équipé<sup>32</sup>.

Charles Baldwin (*op.cit.*<sup>32</sup>, pp. 80-81), « The Interchange of European and Asian Navigational Information in the Far East before 1620 », souligne que « les échanges entre les communautés maritimes arabes et chinoises atteignirent un pic entre 1250 et 1275, lorsque le commissaire à la marine marchande de Chu'an-Chow était un Chinois appointé d'ascendance arabe ou perse, nommé P'u Shou-Keng. Il est connu pour avoir transféré ses services à la dynastie mongole Yuan à Pékin, et être décédé comme patricien musulman riche et respecté<sup>33</sup>. En 1267, un certain Jamal al-Din fit le voyage depuis Marâghâ, la capitale mongole Il-Khânid en Perse, pour conseiller les astronomes chinois de Pékin, capitale de la dynastie mongole Yuan, sur sept modèles différents d'instruments de visée céleste, y compris un astrolabe. (...) Avec comme arrière-plan une telle similitude d'instruments et d'unités, il est probable que certains Chinois adoptèrent des données arabes et vice versa. Certains Chinois possédaient un fond culturel islamique qui rendait cette possibilité plus vraisemblable, en particulier le fameux Amiral Cheng Ho, dont le père était un musulman du Yunnan ayant beaucoup voyagé : il visita la Mecque en 772/1370, en même temps que le savant Ma Huan, qui l'accompagna dans trois de ses voyages<sup>34</sup>. Ce qu'on appelle le *Wu Pei Chih*, ce sont 40 cartes ayant pour objet de relever avec soin les distances tout au long des routes maritimes reliant les régions visitées par Cheng Ho entre 1404 et 1433 : il est plus que remarquable de noter que les cartes les plus précises sont celles de la côte occidentale de l'Inde, l'Arabie et l'Afrique de l'Est. » En d'autres termes, le domaine des

navigateurs arabes. Au cours des périodes fatimide, ayyubide et mamelouke (358 H / 969 AD à 922 H / 1517 AD), l'Égypte était le lien entre la Méditerranée et la mer Rouge, avec une extension vers l'océan Indien. C'était le temps d'un commerce est-ouest florissant, particulièrement au XIII<sup>e</sup> siècle (ceci est attesté par les documents Geniza des marchands juifs Kârimî de cette époque)<sup>35</sup> ; l'Égypte était par ailleurs la cible de plusieurs expéditions liées aux Croisades, ainsi que de missions religieuses venues de l'Ouest. Il semble absolument certain que l'expertise navale arabe dans l'océan Indien ait dû transiter par l'Égypte vers l'Europe méditerranéenne, à un moment où les Espagnols et les Portugais en étaient clairement demandeurs.

À côté de la question des instruments de navigation, il y a celle des cartes marines, que ce soient des portulans ou des instructions pour naviguer. La traduction par Henry Yule des *Voyages* de Marco Polo révèle que celui-ci vit des cartes marines dans les mains de navigateurs arabes<sup>36</sup>. Le même renvoie aussi vers une *mappamundi* arabe laquelle, avant son époque, aurait été la carte du monde de 549 H / 1154 AD d'al-Idrîsî : composée de 70 sections, chacune séparément aurait pu servir comme portulan, sans quoi il se serait alors agi d'instructions pour la navigation connues sous le nom de *rahmânî*<sup>37</sup>, une forme incorrecte du mot perse *râh numâî*, signifiant « ouvrier de voies ». Il est plus que probable que Marco Polo ait été au courant du livre d'al-Idrîsî du XII<sup>e</sup> siècle, particulièrement au vu de l'arrière-plan italien de la cour de Roger II de Sicile, où travaillait le célèbre géographe. Ahmad b.Mâjid, le capitaine arabe de Malindi, au large des côtes de Tanzanie, celui qui conduisit le capitaine portugais Vasco da Gama jusqu'en Inde, était lui-même auteur de plusieurs ouvrages sur la navigation ; il mentionne les travaux de trois navigateurs éminents des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, qu'il appelle *layths* (lions), et qui rédigeaient des instructions à l'usage des marins pour la navigation par les astres, mais dont les travaux n'ont pas survécu<sup>38</sup>. Ainsi, les traditions arabe et musulmane de navigation remontent-elles à une période antérieure à celle où les capitaines ibériques entamèrent leurs explorations. Ce serait une erreur de supposer que les nations ibériques développèrent leur expertise indépendamment des Arabes. En fait, la navigation arabe devint un canal d'échange d'informations nautiques entre Orient et Occident.

Nous avons traité du système de guidance, mais qu'en est-il des navires et des voiles ? Au tout début du XV<sup>e</sup> siècle, un certain type de vaisseau, dénommé *caravel*, fut adopté pour l'exploration, de préférence aux *galera*, *nau*, *barcha* et *barinel*. La caravelle, celle qu'utilisa également Christophe Colomb, était une adaptation du *qarib* arabe, utilisé avec succès pendant des siècles en Méditerranée orientale<sup>39</sup>. Si l'on en croit J. Corominas dans son *Diccionario crítico etimológico de la lengua castellana* (Berne, 1954-1957, 4 volumes), le mot espagnol *carabela* vient du portugais *caravela*, lui-même dérivant du grec *karabos*, qui signifie « crabe de mer » et est utilisé pour désigner un vaisseau plus ancien. L'historien catalan Jaime Vicens Vives, dans son *Economic History of Spain* (Princeton University Press, 1969, p.216), propose une autre étymologie et suggère que la caravelle évolua au départ d'un vaisseau français connu sous le nom de *coque* et qui, au tout début du XIII<sup>e</sup> siècle, fut introduit en Méditerranée au départ de l'Atlantique. A. Ballesteros Beretta de son côté, écarte les théories d'une origine latine ou grecque pour le mot *caravel* et, à l'instar de Mendoca, cite une source précoce, à savoir *El Floral* (vers 1255) de Villa Nova de Gaya, rédigée pour le roi Alphonse III du Portugal, et dans laquelle la caravelle est décrite comme un « navire-marchand-cum- (-et-de- ?) guerre », [le latin *cum* signifiant « avec » (Ndt)], d'origine arabe marocaine<sup>40</sup>.<sup>d</sup>

<sup>d</sup> Pierre Paris, dans « Voile latine ? Voile arabe ? Voile mystérieuse » (*Hesperis*, 36 (1969), pp.69-96), suivi

Plutôt que par le nom, le navire lui-même témoigne de son origine arabe, car la caravelle commença à s'affirmer comme étant distincte d'autres types de vaisseaux, et ce grâce à l'usage de la voile latine. Lisons ce qu'en écrit le professeur J.H. Parry : « Le navire au gréement carré, le *nau*, ne joua guère de rôle considérable dans les premières découvertes. Les Portugais lui préférèrent une alternative qu'on avait enterrée, la caravelle latine, une embarcation tout à fait particulière, dont l'allure trahissait une influence asiatique. Ici aussi, les Arabes furent leurs enseignants, la voile latine étant leur contribution spécifique au développement de la navigation mondiale : son gréement était particulièrement efficace dans n'importe quelle circonstance. Bref, elle est aussi caractéristique de l'Islam que le Croissant lui-même<sup>41</sup>. » Parry note encore que, vers la fin du XV<sup>e</sup> siècle, les constructeurs de navires portugais et espagnols développèrent un nouveau type de caravelle, la *caravela redonda*, qui combinait l'euro-péenne au gréement carré avec la caravelle arabe d'origine latine. C'est ce type de navire qui fut associé à la plupart des voyages de découverte.

## L'énigme de Mu-lan-p'i

Bien que cet article soit consacré à des sources arabes, il convient de mentionner deux travaux géographiques chinois de la période Sung – uniquement par des corroborations indépendantes l'une de l'autre –, intitulés *Ling-wai tai-ta* (1178 - auteur Ch'u-fei) et *Chu-fan-chih* (1225 - auteur Chao Ju-kua), ce dernier citant amplement le premier. Ces sources ont été étudiées par Friedrich Hirth et W.W. Rockhill, et plus tard par Hui Lin-Li avec une interprétation révisée. Elles décrivent une région appelée *Mu-lan-p'i*, loin à l'ouest du Ta-Shih qui est le Moyen-Orient musulman. Dans leur ouvrage *Chau Ju-Kua: His work on the Chinese and Arab Trade in the twelfth and thirteenth centuries entitled Chu-fan-chi* (Saint-Petersburg, FL, 1911), Hirth et Rockhill décrivent deux voyages, l'un depuis la Chine jusqu'au Ta-Shih, le suivant de là jusqu'à Mu-lan-p'i, autrement dit le premier à bord de navires chinois depuis la Chine jusqu'en Égypte, ensuite à bord de navires arabes depuis l'Égypte jusqu'au Maroc, en traversant la Méditerranée.

Dans son article « Mu-lan-p'i: A Case for Pre-Colombian Transatlantic Travel by Arab Ships » (*Harvard Journal of Asiatic Studies*, vol. 23 (1960-61), pp.114-26), Hui Lin-Li réinterprète le voyage vers, et la description de Mu-lan-p'i<sup>42</sup>. En premier lieu, il pense que le rapport est basé sur les récits de navigateurs arabes en Chine, qui les connaissaient par ouï-dire et sont plein d'exagérations, mais demeurent corrects pour l'essentiel. Deuxièmement, au cours du second voyage décrit, la traversée de la Méditerranée ne nécessiterait pas une centaine de jours de navigation ininterrompue (tel que suggéré par Hirth et Rockhill), pas plus qu'un voyage transatlantique ne contraindrait à disposer de très grands navires (tel que décrit par Ch'u et Chao). Qui plus est, on y lit qu'à l'intérieur même de Mu-lan-p'i il est possible d'effectuer un voyage de 200 jours, pour atteindre un endroit où soufflent des vents violents et où les journées les plus courtes ne durent guère que six heures. Plus loin, Hui Lin-Li prétend que les navires jetaient l'ancre sur la côte vénézuélienne. Le fait est corroboré par le recensement de Cyrus H. Gordon, *Before*

---

par Lynn White Jr dans « Diffusion of the Lateen sail », un papier présenté au Congrès International de l'Histoire des Sciences (Moscou 1971), affirment que la voile latine fut transmise par l'Europe méditerranéenne à l'océan Indien, et que les Arabes ne l'utilisèrent qu'après l'an 1500. Ou comment aboutir à cet argument, lorsqu'on parle de voile latine sans regarder dans les textes les preuves à propos des caravelles.

*Columbus, Links between the Old World and Ancient America*, New York, Crown Publishers Inc, 1971 (p.135, avec p.109 une carte des routes transatlantiques.) L'auteur y pointe, au Venezuela, la localisation d'une cache de pièces de monnaie romaines et arabes. Je me dois d'ajouter qu'au début de la période abbasside, en 132 H / 750 AD, outre les pièces arabes, des pièces byzantines étaient monnaie légale tant au sein du monde arabe que pour accompagner son commerce d'outre-mer.

Enfin, en troisième lieu, Hui Lin-Li affirme que les produits et animaux décrits ne sont pas originaires du Maroc ou de l'Espagne, mais bien d'une terre lointaine telle que l'Amérique du Sud. Le grain de céréale long de 5 à 7,5 cm peut être une vue hors proportions du maïs, cependant un grain de maïs d'une telle longueur se retrouve au Pérou, en Bolivie et en Équateur ; en entrepôt, il possède également un long taux de survie, tel qu'on le prétend ici. La gigantesque gourde susceptible de nourrir beaucoup de monde peut avoir été un potiron, car ceux-ci pèsent jusqu'à 110 kilos. De lourdes grenades, pêches, citrons et laitues peuvent avoir été pris à tort respectivement pour des avocats, de la papaye, des ananas et des feuilles de tabac. Les moutons sont décrits comme étant de grande taille, avec de longues queues, et dotés de tellement de graisse en dessous qu'il fallait exciser celle-ci, puis remonter l'estomac et recoudre l'animal. De tels moutons pouvaient avoir été des lamas et des alpagas : ils sont aussi dotés de longues queues, leurs cous sont allongés et redressés, tandis que l'excision de la graisse était peut-être une interprétation erronée du rasage annuel de la laine des alpagas. Et enfin, un voyage de 200 jours vers un endroit appelé Mu-lan p'i, où sévissent des vents violents et où les jours les plus courts ne font que six heures, pourrait être loin vers le pôle dans le continent sud-américain.

Le dernier paragraphe de l'article de Hui Lin-Li affirme en conclusion : « Du fait que le savoir et le développement technique des Arabes du X<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle étaient d'un niveau qui les aurait rendus capables d'atteindre l'Amérique au départ de l'Afrique, les comptes rendus inclus dans les deux ouvrages chinois discutés ici sembleraient offrir un support documenté à cette suggestion. Mais la description de ces terres particulièrement éloignées était inévitablement vague et imprécise dans les détails, conséquence de ce que ces mêmes auteurs détiennent leur information indirectement par ouï-dire. Aussi est-il possible que, dans ces travaux antérieurs, les descriptions de Mu-lan-p'i soient en fait des récits composites du monde atlantique, incluant peut-être l'Espagne, l'Afrique du Nord-Ouest aussi bien que des fragments des Amériques. Néanmoins plusieurs produits inusités, surtout quand on les a découverts conjointement, semblent donner du poids à la théorie de contacts arabes avec le Nouveau Monde au cours des temps précolombiens. »

Pour conclure, je me dois de rappeler qu'il n'est pas revendiqué dans cet article que des Arabes ou des musulmans partis du Portugal ou de l'Afrique de l'Ouest ont *clairement* découvert l'Amérique. Ceci ne serait seulement possible que si quelqu'un était revenu, et avait ouvert toute grande la communication entre ce qu'on appelle l'Ancien et le Nouveau Monde, comme cela s'est passé avec Christophe Colomb. Il est certain cependant qu'il y eut des tentatives, une forte détermination et le savoir-faire pour y arriver. Si pas de découverte, il y eut des voyages musulmans de découverte, bien avant Colomb.

© Kadath 2015. Traduit de l'anglais (américain) par Ivan Verheyden.

# Références bibliographiques

<sup>1</sup> Les sources suivantes illustrent amplement ce processus. William Babcock, *Legendary Islands of the Atlantic*, New York, 1922 ; George Nunn, *The Geographical Conceptions of Columbus*, New York, 1924 ; John W. Wright, *The Geographical Lore of the time of the Crusades*, New York, 1925, 1965 ; George Kimble, *Geography in the Middle Ages*, Londres, 1938 ; Charles E. Nowell, *The Great Discoveries and the First Colonial Empires*, Ithaca, 1954 ; Felipe Fernandez-Armesto, *Before Columbus, Exploration and Colonization from the Mediterranean to the Atlantic, 1229-1492*, Philadelphie, 1987.

<sup>2</sup> A.Y.Efimov, « Vopros ob Otkrytii Ameriki » (« On the Discovery of America ») in *Iz Istorii Velikikh russkikh otkrytii*, Moscou, 1970, pp.11-22. (Je dois à mon collègue, le professeur Russell Bartley, de m'avoir pointé et traduit cet excellent article). Voir aussi Wilcomb Washburn, « The Meaning of 'Discovery' in the Fifteenth and Sixteenth Centuries » in *American Historical Review*, 68, 1 (octobre 1962), pp.1-21.

<sup>3</sup> Je détaille cette interprétation dans mon article « Columbus and the Recovery of Jerusalem », *Journal of the American Oriental Society*, 99, 1 (1979), pp.39-46.

<sup>4</sup> G.R.Crone, « The Origin of the Name Antilla », *Geographical Journal*, 91 (1938), pp.260-2. Les sources mentionnées en <sup>1</sup> livrent de plus amples informations.

<sup>5</sup> Ferdinand Columbus, *Historie della vita e de'fatti del l'Ammiraglio D. Christoforo Colombo*, Venise, 1571, traduit en anglais par Benjamin Keen, New Brunswick (NJ), USA, Rutgers University Press, 1959, repris par Samuel E. Morison dans son *Portuguese Voyages to America in the Fifteenth Century*, Cambridge, 1940.

<sup>6</sup> Henri Vignaud, *Histoire critique de la grande entreprise de Christophe Colomb*, Paris, 1911 (2 volumes).

<sup>7</sup> Voir Paul Kahle, « A lost map of Columbus », *Geographical Review*, 23 (octobre 1933), pp.621-38 ; E.H Van de Waal, « Manuscript Maps in the Topkapi Saray Library, Istanbul », *Imago Mundi*, 23 (1969), pp.81-9 ; et mon article « Ottoman Response to the Discovery of America and the New Route to India » in *JRAS*, 101, 3 (1981), pp.323-30. Voir aussi Svatopluk Sucek, *Piri Re'is and Turkish Map-Making after Columbus: the Khalili Portulan Atlas*, Oxford University Press, 1992, ainsi qu'une étude exhaustive de Gregory McIntosh, *The Piri Re'is Map of 1513*, Athènes, University of Georgia Press, 2000, qui rectifie quelques affirmations de Kahle, Lunde et Sucek.

<sup>8</sup> -Leo Wiener, *Africa and the Discovery of America*, Philadelphie, Innes & Sons, 1920-22, 3 volumes, en particulier vol.3, ch.12 sur « The Mandingo elements in Mexican civilization » (pp.229-322), ainsi que la conclusion (pp.365-70), points de 29 à 48.

-Théodore Monod, « Au bord de l'océan ténébreux : Atlantique et Afrique », *Bulletin de l'Institut Français d'Afrique Noire* (Dakar), 1944, pp.9-10.

-Mervyn David Waldegrave Jeffreys, « Arabs discover America before Columbus », *The Muslim Digest*, Durban (août 1954), pp.25-9.

<sup>9</sup> -Sayyid Sulayman Nadvi, *Arabon ki Jahân-rânî* (in Urdu), Islamic Research Association, Bombay, 1935. Traduction anglaise : *Islamic Culture*, Hyderabad, 1942, et une deuxième édition en 1958 avec une postface signée M. Hamidulla.

-Sherali Alidina, « Did Muslims discover America ? », *The Muslim Digest* (Ramadan Annual, édité par Muhammad Makki), Durban, IV, n° 10 (mai 1954), pp.163-6.

-M. Hamidulla, « L'Afrique découvre l'Amérique avant Christophe Colomb », *Présence Africaine*, Paris (février-mai 1958), pp.173-83.

<sup>10</sup> -Raymond Mauny, *Les Navigations médiévales sur les côtes sahariennes antérieures à la Découverte Portugaise (1434)*, Lisbonne, Centro de Estudos historicos Ultramarinos, 1960, surtout pp. 26-33, 85-91 et 103-110.

-Ivan Van Sertima, *They Came Before Columbus*, New York, Random House, 1976, traduction française : *Ils y étaient avant Christophe Colomb*, Paris, Flammarion, 1981, en particulier le chapitre 4 intitulé « Africans across the sea » (« Les Africains en mer »), où il signale Clinton Edwards, James Bailey et Frederick Pohl, pour ce qui concerne la faisabilité à faire traverser l'océan Atlantique par de petits bateaux.

<sup>11</sup> *Murûj al-Dhahab*, édité par Yûsuf As'ad Dâghir, 4 volumes avec index, Beyrouth, Dar al-Andalus, 1965, I, pp.134-5. L'ouvrage avait précédemment été traduit en français et édité sous le titre « Les Prairies d'Or » par C. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, Paris, 1861-77, pp.256-9. Plus récemment, il y eut

*The Meadows of Gold: The Abbasids*, (2 volumes), traduit et édité par Paul Lunde et Caroline Stone ; Londres & New York, Kegan Paul Int., 1989.

<sup>12</sup> Ahmad b'Umar b.Anas al-'Udhri (Ibn al-Dilâ'i), *Kitâb Tarsî 'al-akhbâr*, édité par 'Abd al-'Aziz al-Ahwânî, Madrid, 1965, pp.118-9.

<sup>13</sup> Al-Idrîsî, *Nuzha(t) al-Mushtâq fî Ikhtirâq al-Âfâq*, 549/1154. La meilleure publication de ce dernier, intitulée *Opus Geographicum* par le groupe de chercheurs italiens à son origine (E.Cerulli, F.Gabrielli, G.Levi della Vida, L.Petech et G.Tucci, assistés par A.Bombaci, U.Rizzitano, R.Rubinacci et L.Veccia Vaglieri), fut éditée par l'Istituto Universitario Orientale de Naples, entre 1970 et 1984. Cependant, cette édition ne contient pas les cartes que K. Muller avait publiées séparément dans ses *Mappae Arabicae*, Stuttgart, 1926-7.

<sup>14</sup> Le passage cité ici fut traduit en anglais par Paul Lunde pour l'*Aramco World Magazine*, vol. 43, n° 3 (mai-juin 1992), pp.11-12. Cependant, la traduction incorrecte de certaines expressions arabes cruciales a nécessité une retraduction de ce passage. Là où une telle correction n'était pas nécessaire, j'ai pourtant conservé le langage de Paul Lunde. M. Hamidulla propose une traduction partielle de ce passage (voir note <sup>9</sup>).

<sup>15</sup> Felipe Fernandez-Armesto, *Before Columbus, Exploration and Colonization from the Mediterranean to the Atlantic, 1229-1492*, Philadelphie, 1987, p.154 dans sa section sur l'exploration des Canaries (pp.153-9).

<sup>16</sup> Voir Benjamin Keen, *The Life of the Admiral Christopher Columbus by his son Ferdinand*, New Brunswick (NJ), USA, Rutgers University Press, 1959, p.24.

<sup>17</sup> Voir Samuel Morison, *Admiral of the Ocean Sea*, 1942, p.25 ; Bjorn Landstrom, *Columbus*, New York, the Macmillan Co, 1966, p.26 ; Paolo Taviani, *Christopher Columbus – the Grand Design*, Londres, Orbis, 1985, p.375 (je suis reconnaissant à Greg McIntosh pour ces références).

<sup>18</sup> Thor Heyerdahl, *Early Man and the Ocean: A Search for the beginning of Navigation and Seaborne Civilization*, New York, Doubleday & Co, 1979, p.4.

<sup>19</sup> Clinton Edwards, *Possibilities of Pre-Columbian Maritime Contacts Among New World Civilizations*, University of Wisconsin-Milwaukee Latin American Center, série des pamphlets n° 8 (février 1970), p.8.

<sup>20</sup> Alice Kehoe, *The Land of Pre-history: A Critical History of American Archeology*, New York / Londres, Routledge, 1998, p. 201.

<sup>21</sup> Voir Karl Schwerin, *Winds Across the Atlantic*, Meso-American Studies n° 6, University Museum, Southern Illinois University, 1970, p.12, et Ivan Van Sertima, *op.cit.*, carte n° 10 du chapitre 4.

<sup>22</sup> Alonso de Espinosa, *The Guanches of Tenerife*, Séville, 1594, réédité à Santa Cruz de Tenerife en 1848 et traduit en anglais par Sir Clemens Markham, Londres, the Hakluyt Society, 1907 (introduction pp.5-6).

<sup>23</sup> Felipe Fernandez-Armesto, *op.cit.*, pp.154, 212.

<sup>24</sup> Cité par Sir Clemens Markham dans *Book of Knowledge*, Londres, p.8 et reproduit par Van Sertima, *op.cit.*, chapitre 3.

<sup>25</sup> -Ibn Fadl Allah al-'Umarî, *Masâlik al-absâr*, etc. Copie photographique du manuscrit 3426 de la Sulaymaniya Library, Aya Sofia, Istanbul (27 volumes), éditée par Fuat Sezgin avec l'assistance d'Eckhart Neubauer et de 'Alâ al-dîn Jokhosh, une édition limitée à 200 copies publiée par l'Institut für Geschichte der Arabisch-Islamischen Wissenschaften, université Johann Wolfgang Goethe, Frankfurt-sur-le-Main, 1988-9. Le volume IV (1988) contient une section sur le Mali pp.33-48, dont le passage important se trouve en pp.43-44. Ce dernier est repris en pp.59-60 de l'ouvrage de Salâhuddîn al-Munajjid, *Mamlakat Mâlî 'ind al-Jughrafiyy in al-Muslimîn*, une collection de textes arabes de géographes musulmans du Moyen Âge consacrés au Mali et aux régions avoisinantes. Beyrouth, Dâr al-Kitâb al-Jadîd, 1963, seconde édition en 1982. -Maurice Gaudfroy-Demombynes, *Masâlik al-absâr*, etc., Volume I (*L'Afrique moins l'Égypte*), Paris, Librairie Orientaliste Paul Geuthner, 1927, p.70 pour une introduction historique, et pp.74-5 pour la traduction du rapport authentique du Sultân Mansâ Musâ, contemporain de l'auteur. M. Hamidulla, dans son article « L'Afrique découvre l'Amérique avant Christophe Colomb » (voir note <sup>9</sup>) reproduit ce témoignage en pp.11-2.

<sup>26</sup> Ahmad b'Alî al-Qalqashandî (mort en 821/1418), *Subh al-A'sha fî sinâ ât al-Inshâ*, (14 volumes), Le Caire, 1964. La ligne pertinente se trouve p.295 du volume V.

<sup>27</sup> -Voir le chapitre sur *Brazil* in Babcock, *op.cit.*, pp. 50-67.  
-Cauvet, *Les Berbères en Amérique*, Alger, 1920, p.252.

<sup>28</sup> Al-'Umarî, *op.cit.*, la partie consacrée à l'Égypte est éditée par Ahmad Zakî Pâsha, Le Caire, Matba à Dâr al-Kutub al-Masriyya, 1924, volume I, p.31.

<sup>29</sup> Au sujet des explorations arabes sur la côte occidentale de l'Afrique, nous disposons d'un travail très utile de Raymond Mauny, *Les Navigations Médiévales sur les côtes sahariennes antérieures à la découverte Portugaise, (1434)*, Lisbonne, Centro de Estudos Históricos Ultramarinos, 1960. Voir aussi la note<sup>10</sup>.

<sup>30</sup> George Kish, *History of Cartography*, Londres, Harper & Row, 1973, p.2.

<sup>31</sup> -G.R.Tibbetts, *The Navigational Theory of the Arabs in the Fifteenth and Sixteenth Centuries*, Coimbra, 1969, p.6.

-E.G.R.Taylor, *The Haven-Finding Art: A History of Navigation from Odysseus to Captain Cook*, (avec une postface de Joseph Needham), New York, American Elsevier Pub. Co., 1956, (édition augmentée de 1971), pp.96 et 127.

<sup>32</sup> Joseph Needham, *Science and Civilization in China*, (4 volumes), Cambridge, 1959-1971, Volume IV, p.575, pour la citation du Sung hui yao kao (tirages des statuts administratifs de la dynastie Sung). Cf. Charles Baldwin, « The Interchange of European and Asian Navigational Information in the Far East before 1620 » in *Five Hundred years of Nautical Science, 1400-1900*, Londres, Derek Howse, 1981, p.80.

<sup>33</sup> H.F.Schurman, *Economic Structure of the Yuan Dynasty*, (traduction des chapitres 93 et 94 et du Yuan Shih), Cambridge (Mass.), 1956, p.109.

<sup>34</sup> Ma Huan, *Yin Yai Sheng Lan (La levée topographique des rivages océaniques, 1433)*, Londres, traduit et édité par J.V.Mills, p.5.

<sup>35</sup> S.D.Goitein, *A Mediterranean Society* (5 volumes), 1967-1988, Berkeley, University of California Press. En particulier le volume I (Economic Foundation), voir le chapitre 4 sur Voyages et Navigation, pp.273-353.

<sup>36</sup> Henry Yule (traducteur), *The Book of Sir Marco Polo*, Londres, 1903, pp.312 et 424.

<sup>37</sup> Ralph Brauer, « The Contribution of Arabic Nautical Knowledge to the Development of Western European Navigational Techniques », copie de 58 pages que l'auteur m'a courtoisement fait partager.

<sup>38</sup> Le capitaine ottoman Seydi 'Alî Re'is (décédé en 970 / 1562), neveu du célèbre Amiral ottoman Pîrî Re'is, écrivit un ouvrage renommé sur les techniques de navigation, particulièrement la navigation par les astres, intitulé *Kitâb al-muhît fî 'ilm al-aflâk wa 'labhur* (voir l'article de Serafettin Tûrân « Seydî 'Alî Re'is », dans *Islam Ansiklopedesi*, X, pp.528-31.) Son travail incorpore ceux de deux auteurs arabes antérieurs, à savoir Ahmad b.Mâjid et Sulayman b.Ahmad al-Mahrî (décédé avant 961 / 1553), à propos desquels il faut lire l'ouvrage monumental de Gabriel Ferrand, *Instructions nautiques et routiers [sic] arabes et portugais des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles* (3 volumes), Paris, 1921-1928.

<sup>39</sup> A.M.Fahmy, *Muslim Naval Organization in the Eastern Mediterranean from the 7<sup>th</sup> to the 10<sup>th</sup> century AD*, Le Caire, National Publication and Printing House, 1966, pp.54-5.

<sup>40</sup> A. Ballesteros Beretta, *Cristóbal Colón, el descubrimiento de América*, volumes 4 et 5 de *Historia de América*, Barcelone-Buenos Aires, 1945, p.5.

<sup>41</sup> J.H. Parry, *The establishment of European Hegemony 1115-1415*, New York, 1959, pp.21-2. Pour une discussion sur la différence entre la caravelle et d'autres bateaux, voir Quirino da Fonseca, *A caravela Portuguesa*, Coimbra, 1934, p.177, et José María Martínez-Hidalgo, *Columbus' Ships*, Barre (Mass.), 1966, pp.24-5.

<sup>42</sup> Ivan Van Sertima résume cet article dans son livre *They Came Before Columbus*, chapitre 12 intitulé « The Mystery of Mu-lan-p'î », pp. 261-72.

Le professeur Ivan Van Sertima enseignait la linguistique et la littérature africaine à l'université Rutgers (USA). Il publia en 1976 son ouvrage majeur *They Came Before Columbus*, chez Random House (NY). Patrick Ferryn avait obtenu de pouvoir en extraire « les meilleures pages » (comme on dit) afin d'en confectionner un article pour notre revue *Kadath*. Celui-ci parut dans le n° 42 (été 1981) sous le titre « De l'Afrique Noire à l'Amérique avant Colomb », pp. 35-42. Nous estimons que, 35 ans après, il est toujours d'actualité et nous ne pouvons que le recommander au lecteur désirant plus de détails sur les témoignages de Mansâ Musâ, l'amiral Cheng Ho, la région de Ta-Shih en lien avec le mythique Mu-lan-p'i, etc. Par ailleurs, cet article figurait en dossier avec un autre, plus court, que nous avait offert le professeur Alexander von Wuthenau et intitulé (sans commentaire) : « Visages inattendus en Amérique ancienne » (pp. 43-46).

Il est encore possible de se procurer ce n° 42. Pour ce faire, rendez-vous dans la Boutique de Kadath en cliquant ici.

I.V.



*Illustration de page de titre : Leçon de calligraphie. Manuscrit sur papier, copié et peint par Yahyâ b. Mahmûd al-Wâsitî en 1237 à Bagdad ; l'original est de al-Harîrî et s'intitule Al-Maqâmat (Les Séances). L'enseignant écrit sur une longue feuille de papier à l'aide d'un qalam, roseau taillé en biseau. (Bibliothèque nationale de France, section Manuscrits - Arabe 5847, fol. 79 - domaine public)*

**KADATH ASBL**  
**Avenue Edmond Parmentier 36, Bte 2**  
**B-1150 Bruxelles, Belgique**  
**Éditeur responsable : Patrick Ferryn**  
**Design et mise en page : Jean Leroy**